

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LES
PROPHÈTES CÉVENOLS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 9 Novembre 1894, à 4 heures.

PAR

FERNAND WATIER

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

—
1894

UNIVERSITÉ DE FRANCE
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

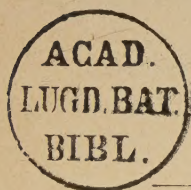
LES
PROPHÈTES CÉVENOLS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement le 9 Novembre 1894, à 4 heures.



PAR

FERNAND WATIER

PARIS
IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET
13, RUE CUJAS, 13

1894

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. A. SABATIER, *Président de la soutenance.*
MM. A. SABATIER, }
ED. VAUCHER, } *Examineurs.*
AD. LODS, }

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

MAXIMILIEN MISSON. — *Le Théâtre sacré des Cévennes, ou récit de diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc*, Londres, 1711, in-8°. (Cet ouvrage a été réimprimé par A. Bost, sous le titre : *les Prophètes protestants*, Melun, 1847, in-8°.)

COURT DE GEBELIN. — *Histoire des troubles des Cévennes*, etc., Villefranche, 1760, 3 vol, in-12.

ELIE MARION. — *Avertissements prophétiques*, Londres, 1707, in-8°.

JEAN CAVALIER. — *Mémoires de la guerre des Cévennes*, 1726, in-12.

REV. P. LOUVRELEUIL. — *Le Fanatisme renouvelé...*, Avignon, 1704, 3 vol. in-12.

BRUEYS. — *Histoire du fanatisme de notre temps*, Utrecht, 1737, 3 vol. in-16.

FLÉCHIER. — *Lettres*.

MARÉCHAL DE VILLARS. — *Mémoires*.

A. DUBOIS. — *Les prophètes Cévenols*. Thèse de licence, Strasbourg, 1868.

NAPOLÉON PEYRAT. — *Histoire des pasteurs du désert*, Paris, 1842, 2 vol. in-8°.

AGÉNOR DE GASPARIN. — *Du surnaturel*, Paris, 1892, 2 vol. grand in-18.

DELEUZE. — *Histoire critique du magnétisme animal*, Paris, 1813, 2 vol, in-8°.

LAFONTAINE. — *L'art de magnétiser*, Paris, 1847, in-8°.

PAUL RICHER (D^r). — *Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie*, Paris, 1881, in-8°.

ERNEST CHAMBARD (D^r). — *Du somnambulisme en général*, Paris, 1881, in-8°.

LIÉBAULT. — *Etude sur le zoomagnétisme*, Nancy, 1883, in-8°.

PAUL BRÉMAUD (D^r). — *Des différentes phases de l'hypnotisme*, Paris, 1884, in-8°.

FERNAND BOTTEY (D^r). — *Le magnétisme animal, étude critique expérimentale sur l'hypnotisme*, Paris, 1884, in-12.

PIERRE JANET. — *L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Paris, 1889, in-8°.

LES PROPHÈTES CÉVENOLS

I

Pour bien comprendre les faits dont nous allons nous occuper, il est nécessaire de les mettre dans leur cadre historique, c'est-à-dire d'étudier les circonstances qui les ont précédés, préparés et provoqués. Ces faits sont intimement liés à la position particulière qui fut faite aux protestants, en France, et aux persécutions dont ils furent les victimes.

Les protestants ne pouvaient être pleinement satisfaits par l'Edit de Nantes; il renfermait trop de restrictions et les mettait dans un état d'infériorité trop prononcé vis-à-vis des catholiques romains; les réformés devaient évidemment aspirer à être soumis au droit commun. D'un autre côté, certains privilèges qui leur étaient accordés (places fortes données en garantie, subsides, etc...) étaient onéreux pour la royauté. Un conflit devait donc se produire.

L'Edit de Nantes, d'ailleurs, ne fut jamais appliqué qu'à contre-cœur, les Parlements avaient fait des difficultés pour l'enregistrer et on ne tarda pas à restreindre par des arrêts successifs les concessions qu'il accordait : ces restrictions furent même si nombreuses, que cet Edit avait déjà été abrogé en détail, bien avant d'être révoqué définitivement. Elles étaient comme autant de blessures qui faisaient gémir les huguenots, les exaspérèrent peu à peu et les forcèrent à aller chercher à l'étranger des lois plus clémentes. Dès 1669 l'émigration prit de telles proportions que Louis XIV, effrayé, fit paraître un édit *portant défenses à tous ses sujets de se retirer de son Royaume, pour aller s'établir sans sa permission dans les Païs Etrangers* (1).

Les Calvinistes furent ensuite peu à peu exclus de toutes les charges publiques. C'est d'abord un *Arrest du 6 novembre 1679, portant défenses à tous Seigneurs Hauts Justiciers, d'établir dans leurs terres des Officiers autres que Catholiques*; puis un *Arrest de la Cour de Parlement, du 11 Janvier 1680, portant défenses à tous Seigneurs ayant Justice, soit qu'ils soient Catholiques ou de la Religion Prétendue Réformée, d'établir dans leurs Terres aucuns Officiers de ladite R. P. R.* Le 23 août 1680 c'est un *Arrest qui*

(1) Nous puisons ces renseignements dans le volume intitulé *Edits, déclarations et arrests concernant la Religion P. Réformée* (recueillis par M. Pilatte), Paris, Fischbacher, 1885.

ordonne la destitution des officiers des Justices subalternes faisant profession de la R. P. R.

Et ainsi jusqu'à la complète exclusion des réformés.

Par ordre du roi plusieurs temples avaient été démolis et le nombre des lieux de culte réduits. Dans une déclaration du Roy du 17 Juin 1681, nous relevons le passage suivant : « A ces causes et autres considérations à ce Nous mouvans, Nous avons dit et déclaré, disons et déclarons par ces Présentes signées de notre main, voulons et Nous plaît, que nodits Sujets de la R. P. R. *tant mâles que femelles*, ayant atteint l'âge de *sept ans*, puissent, et qu'il leur fut loisible d'embrasser la Religion Catholique, Apostolique et Romaine; Et qu'à cet effet ils soient reçûs à faire abjuration de la R. P. R. sans que leurs Pères et Mères, ou Parens y puissent donner aucun empêchement, sous quelque prétexte que ce soit..... » « Loi absurde, s'écrie Napoléon Peyrat, immorale, barbare, qui, ravissant les enfants à l'autorité paternelle, foulait aux pieds les plus doux sentiments de la famille et de la nature, Leurs nourrices leur apprirent à répéter : Sainte Vierge ! Ave Maria ! Vive la Croix ! La Messe est belle ! Et le prêtre qui passait, prenant ce gazouillement pour un acte de conversion, les emportait. Quelle désolation pour ces malheureuses mères dont la foi voyait toutes ces petites âmes innocentes arrachées de leur sein pour être précipitées dans l'enfer ! Un cri lamentable, pareil à celui que Rachel inconsolable jetait

en Rama, monta vers le ciel. Un jeûne universel fut résolu pour désarmer Dieu irrité (1).... »

Le cercle étroit dans lequel on renferma les protestants devenait à chaque instant plus restreint, grâce à ces arrêts successifs, lorsque Louis XIV, voulant en finir, signa la révocation de l'Edit de Nantes. L'ère des persécutions était ouverte et elles furent atroces : chacun sait à quoi s'en tenir sur cet épouvantable régime des dragonnades qui sévit surtout dans les Cévennes. Les malheureux huguenots se trouvèrent entre deux alternatives également cruelles : ou l'abjuration d'une foi qui leur était chère, ou les galères royales et la mort dans les supplices !

L'article IV de l'Edit de révocation visait les pasteurs. Il leur enjoignait ou de se convertir ou de quitter le royaume dans les quinze jours, sous peine des galères. Leur doctrine était, paraît-il (2), un calvinisme mitigé d'arminianisme chez les uns, de socinianisme chez les autres ; mais peu importe. Ce qui les caractérisait, c'était leur science, leur foi, leurs vertus. Les exiler, c'était éteindre une lumière qui eut pu montrer aux réformés et leur faire éviter les erreurs où ils tombèrent. Voilà en effet, pour ne parler que du Languedoc, toute une population, composée surtout de montagnards à l'esprit rude, peu ou point instruits, aigris par les persé-

(1) Nap. Peyrat, *Histoire des pasteurs du désert*, t. I, p. 66.

(2) D'après Nap. Peyrat, ouvr. cité, I, p. 34.

cutions, privée subitement de ses conducteurs les plus éclairés et les plus modérés. C'était la livrer à son imagination, à ses rancunes, à ses haines. N'ayant plus de digues pour la retenir elle se révolta contre l'oppression et répondit à la violence par la violence.

Combattant pour leur foi, les insurgés voulurent des guides spirituels. Alors se produisit ce phénomène extraordinaire connu sous le nom de Prophétisme cévenol. Nous nous trouvons là en face d'un mouvement formidable qui tient du délire. Ce délire, il est vrai, soutint nos malheureux coreligionnaires au milieu de leurs plus cruelles épreuves. Les persécutions en furent d'ailleurs l'unique cause, il faut les connaître dans toute leur horreur pour comprendre l'exaltation à laquelle de fervents chrétiens furent poussés par le désespoir.

Le phénomène prophétique qui se produisit dans ces conditions paraît tenir du merveilleux. S'il s'était passé à une époque moins rapprochée et si des témoignages irrécusables et nombreux ne l'appuyaient, nous le mettrions volontiers au rang des légendes. Mais ce moyen commode de sortir d'embarras nous est interdit : nous devons accepter ces faits sinon dans tous leurs détails, du moins dans leur ensemble. Peu de pages dans l'histoire, en effet, sont aussi bien établies que celle dont nous nous occupons ; tout ce que nous allons rapporter s'est passé en public et en plein jour ; les témoins se chiffrent par milliers, tant catholiques que protestants, et parmi eux des gens éclairés et instruits.

II

Puisque nous allons nous occuper de phénomènes extraordinaires, il sera utile, pour savoir jusqu'à quel point ils méritent notre confiance, de rappeler sur quels témoignages ils s'appuient. Les documents abondent et émanent de sources très diverses. En premier lieu nous avons le « Théâtre sacré des Cévennes (1). » C'est une série de dépositions écrites, relatives au mouvement prophétique, recueillies en Angleterre par Maximilien Misson et dont les auteurs sont toujours des témoins oculaires et souvent des prophètes mêmes. Nous aurons fréquemment à citer ce livre qui est d'ailleurs le principal document protestant. Rappelons cependant les « mémoires » de Jean Cavalier, dans lesquels l'auteur revient à plusieurs reprises sur les faits en question (2) et l'« Histoire des troubles des Cévennes » de Court de Gebelin (3).

Du côté des catholiques, Brueys (4), protestant apostat,

(1) Le *Théâtre sacré des Cévennes*, Londres, 1707, 1 vol. in-8°.

(2) *Mémoires de la guerre des Cévennes*, par J. Cavalier, Londres, 1726, in-12.

(3) *Histoire des troubles des Cévennes*, par Court de Gebelin, Villefranche, 1760, 3 vol. in-12.

(4) *Histoire du fanatisme de notre temps*, par Brueys, Utrecht, 1737, 3 vol. in-16.

Fléchier (1), alors évêque à Nîmes, Lamoignon de Bâville (2), gouverneur du Languedoc au moment de l'insurrection des Camisards et le maréchal de Villars (3) qui eut à la réprimer, parlent, avec plus ou moins de partialité, il est vrai, de ces faits étranges qu'ils observèrent eux-mêmes ou dont ils entendirent parler. En complétant ces divers documents les uns au moyen des autres, notre jugement doit reposer sur une base certaine.

Depuis longtemps les protestants de France attendaient une délivrance miraculeuse. Aussi Jurieu trouva-t-il un grand nombre de partisans enthousiastes lorsqu'il fit paraître, en 1686, son livre sur l'Apocalypse : « Accomplissement des prophéties et délivrance prochaine de l'Église. » Il fixait cette délivrance au mois de mai 1689. Les représentants autorisés du catholicisme, Bossuet et bien d'autres, fondirent sur Jurieu et le couvrirent de ridicule : il y prêtait parfois ! Mais les protestants accueillirent son livre avec une crédulité incroyable. Ils lisaient aussi avec avidité les lettres pastorales (4) que ce même auteur écrivait périodiquement. Ces lectures mystiques ne tardèrent pas à avoir des conséquences inattendues.

(1) Principalement dans ses *Lettres*.

(2) *Mémoire pour servir à l'histoire du Languedoc*, Amsterdam, 1734, in-12.

(3) Dans ses *Mémoires*.

(4) Ces lettres sont au nombre de quinze. Jurieu les réunit plus tard sous le titre de : *Soupirs de la France qui aspire après la liberté*.

Méditées dans la solitude par de pauvres gens que les souffrances avaient prédisposés à un mysticisme maladif, elles excitèrent les imaginations et chacun crut voir, dans certains faits mystérieux, une révélation directe et miraculeuse de Dieu. Dès 1685 déjà, une sorte d'exaltation prophétique s'était emparée d'une foule de personnes qui avaient cru entendre, pendant la nuit, des concerts d'anges dans les cieux. Cette exaltation ne fit qu'aller en croissant, surtout lorsqu'on apprit qu'un ange était apparu à une jeune bergère, dans les environs de Castres. C'était en mars 1688. Les protestants crurent leurs souffrances enfin terminées. Ils se laissèrent gagner par l'enthousiasme, si bien qu'un grand nombre d'entre eux tombèrent dans des extases durant lesquelles ils avaient des visions célestes et *prophétisaient* sous l'influence du Saint-Esprit ; c'était du moins l'opinion courante. Ils prêchaient, faisant de grandes exhortations à la repentance et prédisant la ruine prochaine des ennemis de Dieu, c'est-à-dire des catholiques, et de Babylone, c'est à dire de Rome. Au début, le phénomène se produisit surtout dans le bas Languedoc ; mais comme il tenait à un état général des esprits, il éclata spontanément, à la même époque, dans plusieurs endroits et dans un très grand rayon. Il s'étendit jusque sur le Dauphiné, où se fonda une véritable école de prophètes, analogue à celles dont il est question dans l'Ancien Testament, et qui, dans la suite, donna au mouvement prophétique un puissant essor. Un gentilhomme verrier nommé Du Serre, qui habitait les envi-

rons de Dieulefit avait été, un des premiers, sujet aux extases.

Voyant dans ce fait un signe de Dieu et se croyant animé du Saint-Esprit, il le communiqua d'abord à sa femme et à ses enfants. Il réunit ensuite les jeunes pâtres des environs « qu'il envoya depuis en divers lieux, sous le nom de prophètes et de prophétesses, pour prêcher en dormant contre la messe et contre les prêtres. Il leur apprit une manière de sommeil extatique. Il les dressa à toutes les postures qui pouvaient attirer le respect et l'admiration du peuple, et leur donna surtout certaines formules de prêches (1). »

La vérité est qu'il lisait à ses élèves la Bible et les écrits de Jurieu, les commentait et leur faisait prendre en haine « Rome, la prostituée de l'Apocalypse. » Au bout d'un certain temps ces jeunes gens eurent aussi des extases et des visions. Du Serre les crut comme lui inspirés du Saint-Esprit et il eut la ferme conviction que par leur moyen, Dieu voulait relever et délivrer son peuple opprimé. Il leur révéla leur mission, les bénit, et ces jeunes pâtres, au nombre de trente en viron, se répandirent dans les Alpes et dans les Cévennes.

Brueys, Fléchier et bien d'autres, n'ont voulu voir dans Du Serre qu'un imposteur : peu à peu, il aurait amené ses élèves à un très haut degré de surexcitation, en les faisant jeûner quelquefois pendant trois jours « et

(1) Fléchier, *Œuvres*, IX, p. 441.

lorsqu'ils avaient le cerveau vide, égaré par la faim, touchant presque au délire, Du Serre leur lisait les psaumes les plus lugubres et les plus dramatiques écrits des prophètes ; il y mêlait des déclamations violentes contre Rome.... Pour frapper davantage les imaginations, il leur apprit à tomber à la renverse, à fermer les yeux, à enfler leur estomac, à parler comme en extase (1)... »

Nous ne pouvons voir là qu'une calomnie. Si Du Serre prescrivit certaines austérités, il y fut poussé par une piété rigide, mais non par une hypocrite préméditation. Aucun de ces jeunes gens n'a dit un mot pouvant faire supposer une telle imposture. Il est évident, d'après tous les témoignages, que, Du Serre fût-il un imposteur, ses élèves obéissaient à une impulsion irrésistible.

Remarquons en outre que Du Serre, promoteur de ce mouvement, en janvier 1689, dans le Dauphiné, n'était pour rien dans l'apparition d'un ange à la bergère de Castres, en mars 1668, ni « dans cette exaltation prophétique qui, dès 1685, s'empara d'une foule de personnes, auxquelles chaque nuit apportait, comme un écho du concert des anges, des voix sublimes d'en haut (2). »

La bonne foi de Du Serre établie, celle de ses disciples ne l'est pas moins. Citons simplement ce passage d'une « Lettre écrite de Rotterdam le 30 octobre 1710, tou-

(1) Fléchier, *Œuvres*, IX, p. 441.

(2) Brueys, *Histoire du fanatisme*, t. I, p. 6.

chant le traitement fait en Hollande à quelques inspirés » (1).

« Je finirai cette longue lettre après une seule remarque. C'est que M. Misson, qui a si longtemps défendu la cause de ces innocents, en tant qu'innocents, sera bien aise de voir que ces honnêtes gens.... sont libérés comme innocents, malgré tous les artifices qui ont été employés pour les noircir. Et qu'après un examen si rigide de cette affaire, ils ont enfin été trouvés et reconnus sincères... Je suis, etc... B. F. »

Les jeunes inspirés évangélisèrent et prophétisèrent avec zèle, dédaignant la mort, désirant même le martyre. Les populations protestantes s'émurent à leurs voix, et, pour les entendre, elles les suivaient dans les solitudes de leurs montagnes. Des signes merveilleux affermirent leur confiance et leur firent espérer une prompte délivrance : les fidèles entendaient dans les airs des voix mélodieuses chantant des cantiques, et, pendant la nuit, des étoiles les guidaient vers les jeunes prédicants. Ceux-ci eurent bientôt de nombreux adeptes auxquels ils communiquèrent l'Esprit, et, dit Brueys, « la secte des inspirés devint bientôt nombreuse. Les vallées en fourmillèrent et les montagnes en furent couvertes. Il y eut une infinité de petits prophètes. il y en eut des milliers. » David Flot-

(1) Cette lettre est signée B. F. : Benjamin Für, d'après une note manuscrite de l'exemplaire du *Théâtre sacré des Cévennes*, de la Bibliothèque de Genève.

tard (1) estime qu'il y eut, dans une seule province, jusqu'à huit mille personnes qui prétendaient avoir des inspirations; en 1701 on comptait aux environs de Montpellier deux cents prophètes : il y en avait trois cents parmi les 1200 huguenots enfermés à la prison de Perpignan. Ce fut, on le voit, une véritable épidémie ; elle s'étendit dans tout le Languedoc, le Vivarais, le Dauphiné. D'après les détails que nous venons de donner, on peut juger si le nombre total des inspirés dut être considérable. Cependant les villes un peu conséquentes, telles que Nîmes, Alais, Montpellier, ne virent guère d'autres prophètes que ceux qu'y amenèrent les dragons de Louis XIV.

Le prophétisme, qui avait pris naissance en 1688, ne disparaît que vers 1705. Nous pouvons, dans cet espace de temps, distinguer trois périodes :

1° De 1688 à 1689, c'est la grande époque ;

2° De 1690 à 1700 années pendant lesquelles le prophétisme a presque disparu ;

3° De 1701 à 1705, nouvelle recrudescence de l'inspiration. Elle s'éteint avec la défaite des Camisards.

Le prophétisme fut l'âme de la guerre des Camisards. A vue humaine cette révolte était sans portée, sans espérance. Les cévénols étaient une poignée de combattants à peine armés, et ils tinrent en échec, pendant

(1) *Théâtre sacré des Cévennes*, déposition de David Flottard, p. 63 (Londres, 6 mars 1707).

plusieurs années, des troupes nombreuses et bien conduites ; ils remportèrent sur elles des victoires signalées. Ils le durent au courage, à l'audace, souvent à la témérité qu'ils puisèrent dans les inspirations des prophètes. Ceux-ci accompagnaient partout leur petite armée : ils en étaient toujours écoutés et aveuglément obéis. D'ailleurs pour faire connaître leurs fonctions et leur autorité dans le « Camps des Enfants de Dieu », nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler un prophète même. Durand Fage s'exprime ainsi (1) :

« Tout ce que nous faisons, soit pour le général, soit pour notre conduite particulière, c'était toujours par ordre de l'Esprit. On obéissait aux ordres des plus simples et des petits enfants..... Mais dans la troupe où j'étais, nos chefs, et particulièrement M. Cavalier, étaient doués de grâces extraordinaires. Aussi les avait-on choisis à cause de cela, car ils n'avaient aucune connaissance de la guerre, ni d'autre chose.....

« Dans les occasions de grande importance, on faisait la prière générale et chacun demandait à Dieu qu'il lui plût d'aider ses enfants dans l'affaire dont il s'agissait. Incontinent voilà qu'en divers endroits on apercevait quelqu'un saisi de l'Esprit ; les autres couraient pour entendre ce qui serait prononcé..... si tous les inspirés avaient dit la même chose par rapport à ce qui était en question, et d'abord on se mettait en devoir d'obéir.....

(1) *Théâtre sacré*, p. 117.

Devions-nous attaquer l'ennemi, étions-nous poursuivis, craignions-nous les embuscades..... nous nous mettions en prières..... Aussitôt, comme je l'ai déjà dit, l'Esprit nous répondait et l'inspiration nous guidait..... Quand l'Inspiration nous avait dit : Marche, ne crains point ; ou bien : Obéis à mon commandement..... rien n'aurait été capable de nous détourner.....

« Avec l'assurance de ces heureuses paroles, nos petits garçons de douze ans frappaient à droite ou à gauche comme de vaillants hommes..... et la gresle des mousquetades avaient beau siffler à nos oreilles et percer nos chapeaux et nos manches, elle ne nous inquiétait pas plus qu'aurait fait une gresle ordinaire..... »

Un autre prophète (1) s'exprime encore avec plus de force et d'énergie :

« Elles (les inspirations) ont été nos lois et nos guides et j'ajouterai avec plus de vérité que lorsqu'il nous est arrivé des disgrâces, ça été pour n'avoir pas obéi ponctuellement à ce qu'elles nous avaient commandé, ou pour avoir fait quelque chose sans leur ordre.....

« Ce sont nos Inspirations qui nous ont mis à cœur de quitter nos proches et ce que nous avions de plus cher, pour suivre Jésus-Christ..... Ça été uniquement par les Inspirations et par le redoublement de leurs ordres que nous avons commencé notre sainte guerre. Comment un petit nombre de jeunes gens, simples, sans éducation et

(1) Elie Marion, *Théâtre sacré*, p. 81.

sans expérience, auraient-ils fait tant de choses s'ils n'avaient pas eu le secours du ciel ? Nous n'avions ni forces ni conseils, mais nos Inspirations étaient notre secours et notre appui. Ce sont elles seules qui ont élu nos chefs et qui les ont conduits. Elles ont été notre discipline militaire, elles nous ont appris à essuyer le premier feu de nos ennemis à genoux, et à les attaquer en chantant des psaumes. Elles ont changé nos agneaux en lions. Ce sont nos Inspirations qui ont banni la tristesse de nos cœurs au milieu des plus grands périls aussi bien que dans les déserts et les trous des rochers, quand le froid ou la faim nous pressaient ou nous menaçaient ! Nos plus pesantes croix ne nous étaient que des fardeaux légers, à cause que cette intime communication que Dieu permettait d'avoir avec lui, nous soulageait et nous consolait. Elle était notre sûreté et notre bonheur. »

Ces simples paroles montrent mieux que nous n'aurions pu le faire, combien grande fut l'influence du prophétisme sur les insurgés cévénois ; comment il les a soutenus au milieu des plus cruelles persécutions, les a sauvés du découragement et du désespoir ; comment il a ranimé leur foi, fortifié leur confiance en Dieu. Ils ont vu dans ce phénomène un signe, un don tout spécial de Dieu. De là vient que les prophètes ont eu une popularité et une autorité auxquelles rien ne se peut comparer. Nous ajouterons simplement que tout ce que nous avons lu à ce sujet confirme pleinement les paroles de Dürand Fage et d'Elie Marion.

Parmi tant de prophètes, certains ont joué un rôle particulièrement intéressant. Le premier nom que nous rencontrons, après Du Serre, est celui d'un de ses disciples Gabriel Astier. Laboureur dans un village de la Drôme, il commença son apostolat à l'âge de 22 ans. Il devint rapidement célèbre dans toute l'Europe ; mais sa vie fut dès lors orageuse et mouvementée. Poursuivi par l'intendant Bouchu, il est obligé de se réfugier sur la rive occidentale du Rhône, où, malgré les soldats, il voit des paroisses entières se presser autour de lui. L'arrivée d'un corps de dragons le force à chercher un autre refuge : des régions montagneuses, que les neiges de l'hiver rendent inaccessibles, seront sa retraite; là encore les populations se précipitent sur ses pas. Dès que le printemps reparut, le marquis de Folleville, gouverneur du Vivarais, fit poursuivre Astier, mais en vain, le prophète s'échappait toujours. Il semblait qu'une puissance surnaturelle le fit échapper à toutes les embûches et le protégât contre les balles dans les nombreux combats qu'il livra aux armées royales. Longtemps encore il aurait conduit les insurgés et ranimé leur courage, s'il n'avait pas commis l'imprudence de se montrer en public, un jour de fête, à Montpellier. Reconnu, il est arrêté condamné au supplice de la roue, et exécuté à Baix, théâtre de ses premiers exploits.

Isabeau Vincent, la belle Isabeau, ou la bergère de Crest fut presque aussi célèbre qu'Astier. Son père était un pauvre cardeur de laine, si pauvre qu'elle dut, pour

vivre, abandonner la maison paternelle et aller garder les troupeaux d'un agriculteur des environs de Crest. Toute jeune encore, elle avait assisté à un combat dans une vallée de la Drôme ; sa vive imagination lui rappelait souvent cette scène sanglante. Un jour elle entendit un prédicateur étranger, dont le nom est resté inconnu ; il s'entretint avec elle, et en la quittant, il lui transmit par un baiser, ce don prophétique qu'elle posséda depuis à un si haut degré. Elle se mit incontinent à prêcher. Illettrée comme tous ses auditeurs, comme la plupart des prophètes, elle citait les Ecritures de mémoire, prononçant des discours dans un français relativement pur, orné d'une foule de figures bibliques. Elle obtint un immense succès. Son nom se répandit non seulement dans toute la France, mais en Suisse, en Angleterre et en Hollande. Son nom parvint aussi, malheureusement, aux oreilles de Bouchu, qui la fit aussitôt arrêter et incarcérer à l'hôpital général de Grenoble. Grâce à une vie calme, à une alimentation saine et abondante, ses extases s'espaçèrent peu à peu puis cessèrent complètement.

L'homme le plus étonnant de cette période est peut-être Vivens. Petit et boiteux, mais robuste, il avait un caractère ardent, intrépide, aventureux et violent. Il frappait l'ennemi de terreur par ses coups hardis et imprévus. Sa tête fut mise à prix et plusieurs personnes, soupçonnées de lui avoir procuré des secours, sont pendues. Vivens se fait leur justicier : des prêtres fanatiques se faisaient remarquer par leur zèle à persécuter les

huguenots, il les tue; l'un est poignardé en plein jour ! Des traîtres qui se croyaient en sûreté dans le camp ennemi n'échappent point à sa terrible vengeance. Des officiers sont trouvés morts sur les grandes routes et même dans leurs propres maisons. Pour rétablir la religion persécutée, Vivens conçut de hardis projets. Il entra en pourparlers avec Schomberg, dressa un plan de campagne dans les Cévennes et lui demanda des troupes pour l'exécuter. Il eût peut-être réussi, mais le plan fut intercepté et Vivens dut y renoncer. Mais il ne se découragea pas, et, en vue d'autres projets, il parvint à se créer des intelligences parmi les troupes royales mêmes. Ceux qu'il avait séduits furent découverts ; pour sauver leur vie ils indiquèrent sa retraite. Surpris au milieu de la nuit, il tue plusieurs assaillants mais tombe lui-même frappé d'une balle au front. Son cadavre fut ramené en triomphe à Alais et condamné au feu. Telle fut la fin de cet homme redouté de ses adversaires, et qui, plus que tout autre, aurait été capable de faire triompher la cause pour laquelle il combattait.

Nous devrions encore parler de beaucoup d'autres : Daniel Raoul, Étienne Gout, Séguier, Salomon, Abraham Laporte jouèrent aussi un rôle considérable ; mais nous ne pouvons ici que citer leurs noms. Cependant nous devons encore mentionner comme prophètes les chefs du mouvement cévenol, Cavalier et Roland. Le premier fut choisi comme capitaine parce qu'il « était doué de grâces extraordinaires. » Ces deux hommes

sont surtout connus comme chefs des insurgés ; aussi n'insisterons-nous pas sur leur biographie et nous passerons immédiatement à l'exposé des divers phénomènes qui caractérisent le prophétisme cévenol.

III

§ 1. *Entrée en inspiration.* — L'Esprit prophétique avait le privilège de pouvoir se transmettre ; il était même caractérisé par sa nature contagieuse. Dès les débuts, le mode de transmission revêtit deux formes particulières ; en premier lieu, le baiser. Lorsque Du Serre envoya ses jeunes adeptes en mission, il leur donna l'Esprit dans un baiser. Isabeau Vincent, nous l'avons vu, reçut ainsi le don prophétique. Gabriel Astier conférait l'Esprit à ses disciples en les embrassant. Un jeune homme, Etienne Gout, en avril 1701, rencontra dans la campagne un vieillard sous l'influence de l'Esprit. Il en reçut la communication dans un baiser (1).

D'autres fois les prophètes soufflaient sur le visage de ceux auxquels ils voulaient communiquer l'Esprit. Il ne faut voir dans ces pratiques extérieures que de puissants moyens d'action sur des imaginations dérégées :

« Déjà vivement désireux de recevoir l'Esprit, encore plus surexcités par le chant répété des psaumes et par les discours enflammés des prophètes, pleins de foi surtout

(1) D'après Louvreuil, *Le Fanatisme renouvelé*, t. I, page 18.

dans la souveraine efficacité du baiser dont nous parlons, le futur inspiré recevait par lui comme une étincelle, dont le simple contact suffisait pour allumer l'incendie qui couvait depuis longtemps dans son sein. Ici comme ailleurs, la foi, c'est-à-dire l'entraînement moral, faisait tout le miracle (1). »

Peu à peu cependant, l'inspiration s'affranchit de ces moyens extérieurs et devint spontanée; elle se déclara sans que rien eût paru la provoquer. C'est ainsi qu'à la suite des prêches, de chants des psaumes, ou de prières, des auditeurs qui n'avaient jamais prophétisé, tombaient subitement, « terrassés par l'Esprit ».

Pour préparer et déterminer l'inspiration, on employait fréquemment le jeûne; parfois il était exigé. A l'exemple de leur maître, les disciples de Du Serre jeûnèrent souvent durant trois jours consécutifs. Loin de modérer l'ardeur extatique, le jeûne ne faisait que lui communiquer un redoublement d'énergie. Un enfant, d'une paroisse catholique, devient sujet à des crises prophétiques. Son père, craignant pour lui-même les rigueurs du clergé catholique, court exposer son malheur au curé; ce dernier lui conseille de faire jeûner l'enfant; le père obéit, mais les crises redoublent; des menaces et des mauvais traitements s'ensuivent; rien ne peut arrêter le jeune illuminé : le père lui-même fut saisi de l'Esprit en

(1) A. Dubois, *Les Prophètes Cévenols*, p. 25. Thèse de licence, Strasbourg, 1861.

présence du prêtre auquel il avait voulu livrer son fils (1).

Ces causes physiques n'étaient cependant que secondaires. La surexcitation morale, l'étonnement, la frayeur produits par des faits alors inexplicables ; la crainte ou un désir ardent de prophétiser étaient les vraies sources de cette contagion universelle. C'est pourquoi des catholiques hostiles ou des indifférents n'échappèrent point à l'épidémie. Dans une de ses lettres pastorales, Jurieu parle d'un homme qui, ayant assisté par curiosité à une assemblée, fut tellement frappé du spectacle qu'il vit, qu'en s'en retournant il tomba tout à coup, comme atteint du haut mal et se mit à prêcher. Le même phénomène se produit pour M. de Mondajors, maire d'Alais, ennemi acharné des protestants. Il était âgé de 60 ans, lorsque, en entendant une prophétesse, il fut saisi lui-même par l'inspiration.

Lorsqu'un inspiré tombait en extase, il devenait extrêmement pâle, frissonnait comme s'il eût eu la fièvre, il tombait à la renverse, les yeux fermés, son estomac s'enflait, sa respiration devenait entrecoupée et râlante. Cette agitation se calmait peu à peu et il demeurait finalement immobile, comme en un profond sommeil : le phénomène, après avoir présenté tous les caractères de l'épilepsie, prenait l'apparence de la catalepsie. Quelques instants après les yeux du prophète s'ouvraient, ses

(1) *Théâtre sacré*, déposition de Durand Fage, p. 123.

lèvres remuaient, enfin il parlait (1). « On eût dit une lutte où le prophète se débattait sous l'étreinte de l'Esprit, qui, victorieux enfin, le domptait, le maîtrisait et le forçait enfin à prononcer l'oracle. Il s'emparait de ses organes rebelles et construisait sur ses lèvres chaque phrase, syllabe par syllabe, à l'insu de l'inspiré, qui balbutiait sans en entendre le sens, ni même le son. Il s'adressait directement au prophète et toujours ainsi : « Je te dis mon enfant », — « je t'assure mon enfant. » C'était la formule consacrée de toute révélation, toujours rendue en français, qui était comme la langue sainte. L'inspiration passée, le prophète reprenait l'idiome roman des Cévennes (2). »

Les mouvements convulsifs étaient parfois d'une extrême violence ; nous lisons, à propos d'un nommé Bernaud :

« Comme il était couché à la renverse, son corps se soulevait et sautait comme s'il avait été ainsi secoué par quelque homme fort. Nous eûmes peur qu'il ne se blessât, et trois d'entre nous voulurent le tenir : mais il fut impossible d'arrêter la violence de ses mouvements. Il continua dans le même état, en se frappant, et il était tout trempé de sueur... (3). »

Tous les inspirés n'étaient pas doués au même degré,

(1) Voir le *Théâtre sacré*, déposition de Jacques Bresson, p. 22 ; de Caladon, p. 67 ; de Guillaume Bruguier, p. 37.

(2) Nap. Peyrat, *Histoire des pasteurs du désert*, I, 262.

(3) *Théâtre sacré*, déposition de Claude Arnassan, p. 31.

et chez un même individu l'inspiration pouvait varier selon les circonstances :

« Les uns avaient le don de la prière et de l'exhortation. D'autres semblaient prédire particulièrement la destinée de l'Eglise et de ses ennemis et les révolutions des diverses choses dans le monde. Il y en avait qui recevaient de fréquents avertissements particuliers touchant leur propre conduite... D'autres, au contraire, avaient été rendus participants de plusieurs de ces grâces et même de toutes ensemble... (1). »

Durand Fage (2) s'exprime dans le même sens : » Les inspirés ne l'étaient pas tous également ; Dieu a répandu sur nous des grâces différentes, et comme il lui a plu de nous envoyer diversité de dons, son bon plaisir a été qu'il y eût non seulement du plus et du moins, mais de la variété dans les extases de ceux qui ont reçu de semblables dons. Chaque personne même est diversement agitée suivant les circonstances et selon la nature des choses qu'il prononce... »

Les prophètes distinguaient quatre degrés dans l'inspiration. Le premier était *l'avertissement*, le second, *le souffle*, le troisième, *la prophétie*, le quatrième, *le don*. Ceux qui n'avaient reçu que *l'avertissement* ou *le souffle* n'étaient pas très considérés ; on témoignait au contraire

(1) *Théâtre sacré*, déposition de David Flottard, p. 64.

(2) *Id.*, déposition de Durand Fage, p. 120.

la plus grande déférence à ceux qui avaient *la prophétie* ou *le don* (1).

Dans le cours de la manifestation prophétique, il se produisait différents phénomènes qui se classent naturellement en phénomènes physiques et en phénomènes spirituels. C'est l'ordre que nous suivrons pour les exposer.

§ 2. *Phénomènes physiques.* — Les plus caractéristiques étaient l'insensibilité, une invulnérabilité relative, des hallucinations de l'ouïe et de la vue.

Insensibilité et invulnérabilité. — Les exemples sont nombreux ; nous ne citerons que les plus frappants. En premier lieu, ce que nous savons d'Isabeau Vincent : « ... Elle paraissait comme ensevelie dans une léthargie profonde, dont on cherchait vainement à la retirer quand elle se trouvait dans ces dispositions ; on pouvait l'appeler, la pousser, la secouer, la pincer, la brûler, sans la faire sortir de son état apparent de sommeil... (2). » C'est ce que l'on constate, à différents degrés chez tous les prophètes.

« Etant un jour cinq ou six ensemble proche de notre maison, dit Jean Vernet (3), le nommé Jacques Reboux, qui avait reçu les grâces, et qui était assis sur un rocher escarpé tout près de nous, à la hauteur de sept ou huit

(1) Voir Brueys, *Histoire du Fanatisme*, t. I, p. 375.

(2) Dr Calmeil, *De la Folie*, II, 300.

(3) *Théâtre sacré*, p. 15.

pieds, tomba dans le chemin, ayant été soudainement saisi de l'Esprit ; mais il ne se fit aucun mal. Ses agitations continuèrent, et furent violentes dans tout son corps. Quelqu'un de nous, qui n'était pas accoutumé à voir de pareilles choses, crut qu'il avait eu quelque faiblesse et qu'il s'était blessé par sa chute, de sorte qu'on alla promptement lui chercher de l'eau-de-vie ; mais il n'avait garde de la recevoir en l'état où il était. Après les plus grandes agitations, il se mit à parler, et il fit de grandes exhortations à la repentance. »

Dans des conditions analogues, un nommé Pierre Bruquier (1) tomba d'un arbre, d'une hauteur estimée à plus de douze pieds : comme le précédent, il ne ressentit aucune douleur.

La modération de ces récits est une preuve de leur authenticité. Pris séparément, ils n'ont rien d'étonnant ; ce qui leur donne un caractère spécial, c'est la multitude des cas. On peut même dire que tous les inspirés, chaque fois qu'ils devaient prophétiser, faisaient une chute qui aurait été dangereuse dans les conditions ordinaires de la vie : ils tombaient de leur hauteur, disent tous les témoins. Beaucoup d'accidents graves, quelquefois mortels, n'ont pas d'autres causes !

Voici maintenant un cas plus curieux. Elie Marion

(1) *Théâtre sacré*, p. 37, déposition de Guillaume Bruquier (Londres, février 1707).

rapporte que l'Esprit s'adressa à l'un de ses frères en ces termes (1) :

« Je t'assure, mon enfant, que pour persuader à ceux qui sont ici présents que c'est moi qui te parle, je veux que tu frappes ta poitrine à coups de couteau, sans qu'elle en puisse être offensée. Ne crains point, car je ne permettrai pas que tu sois blessé. Mon frère insista, en demandant des couteaux ; mais il ne s'en trouva qu'un ; il était grand et pointu. Il le prit de la main droite et il se frappa plusieurs fois, de la pointe, le ventre et l'estomac, avec une très grande force ; mais son corps résistait comme s'il eût été de fer, et son habit même ne fût pas percé. Tout le monde était effrayé et fondait en larmes. J'étais présent (2) ».

Nous rapporterons enfin, sans le discuter maintenant, le cas suivant :

Pendant une assemblée le prophète Clary se lève et l'Esprit lui fait prononcer à peu près ces paroles : « Je t'assure, mon enfant, qu'il y a deux hommes dans cette assemblée qui n'y sont venus que pour vous trahir ; ils ont été envoyés par vos ennemis, pour épier tout ce qui se passe entre vous, et pour en instruire ceux qui leur ont donné cette commission ; mais je te dis que je permettrai qu'ils soient découverts, et que tu mettes toi-même la main sur eux. » Clary va droit à l'un deux ; le second,

(1) *Id.*, p. 74.

(2) Voir encore le *Théâtre sacré*, p. 78 ; p. 56, etc...

effrayé, se dénonce spontanément. Mais plusieurs des assistants murmurèrent, parce que la trop grande facilité avec laquelle les accusés confessèrent leur faute, montrait qu'il y avait complicité entre eux et Clary et que le prétendu miracle n'était qu'une supercherie. « O gens de petite foi, s'écrie alors l'Esprit, est-ce que vous doutez encore de ma puissance après tant de merveilles que je vous ai fait voir ? Je veux qu'on allume tout présentement un feu, et je te dis, mon enfant, que je permettrai que tu te mettes au milieu des flammes, sans qu'elles aient de pouvoir sur toi. » Après quelques hésitations, Cavalier, qui était présent, ordonne d'aller chercher du bois sec pour faire promptement du feu. « Comme il y avait tout auprès de là des fourneaux à tuile, on trouva dans un moment quantité de branches sèches de pin... Ce menu bois mêlé de grosses branches, fut entassé au milieu de l'assemblée, dans un endroit un peu bas, de sorte que tout le monde était élevé tout autour. Alors Clary, qui, pour le dire en passant, avait une camisole blanche... se mit au milieu du tas de bois, se tenant debout et levant les mains jointes au-dessus de la tête... Toute la troupe, en armes, environnait l'assemblée entière, qui était généralement en pleurs et en prières, les genoux en terre, faisant cercle à l'entour du feu : La femme de Clary était là qui faisait de grands cris ; chacun le vit au milieu des flammes qui l'enveloppaient et qui le surmontaient de beaucoup. Ceux qui avaient eu soin de ramasser le bois eurent aussi celui de repousser les restes

des branches qui étaient un peu écartées, afin qu'il n'en restât rien. Clary ne sortit donc du milieu du feu que quand le bois eut été tellement consumé qu'il ne s'éleva plus de flammes : l'Esprit ne l'avait point quitté pendant ce temps-là, qui, autant que j'en puis juger aujourd'hui, fut pour le moins d'un quart d'heure... Je fus des premiers à embrasser le digne frère Clary, et à considérer son habit et ses cheveux, que le feu avait tellement respectés qu'il était impossible d'en apercevoir aucune trace (1). »

Notons que de semblables faits n'étaient pas très rares ; le maréchal de Villars, entre autres, nous en a conservé un exemple, moins remarquable cependant que le précédent :

« ... Quelques-uns de ces fanatiques voulant faire des miracles, une grande fille, qui apparemment avait sous les pieds de ces drogues qui endurcissent contre les flammes, se promenait sur des fagots allumés, en priant que ce prodige convertît les ennemis de l'Eternel... (2) »

Hallucinations de l'ouïe et de la vue. — Elles étaient très fréquentes et parfois des assemblées entières pouvaient y être sujettes :

« Il est souvent arrivé qu'en se retirant des assemblées, quelques-uns de ceux qui parlaient dans l'extase

(1) Le récit complet se trouve dans le *Théâtre sacré*, déposition de Durand Fage, p. 110 et suiv. — Clary est mort sur la roue à Montpellier, le 25 octobre 1710.

(2) *Mémoires du maréchal de Villars*, t. II, p. 151.

déclaraient alors que Dieu ferait tomber des feux ou des lumières du ciel, pendant la nuit, pour éblouir les yeux des ennemis et pour nous conduire. Et cela est arrivé plusieurs fois, moi présent (1). »

D'après Durand Fage, une prophétesse, Marguerite Bolle, « tomba en extase dans le grand chemin, pendant la nuit, comme nous étions fort en peine pour trouver le lieu de l'assemblée. L'Esprit lui dit : je te dis, mon enfant, que je ferai tomber une lumière qui vous indiquera le lieu que vous cherchez. Elle ajouta que nous pouvions marcher sans crainte. Alors nous vîmes une lumière tombant du ciel comme une fusée, et comme nous savions la carte du pays, nous jugeâmes avec certitude du lieu de l'assemblée qui était à un bon quart de lieue de là (2). » Claude Arnassan (3), Guillaume Bruguié (4) rapportent des faits analogues.

Pour ce qui concerne les hallucinations de l'ouïe, nous avons, entre autres, la déposition d'Isabeau Charras :

« Encore que beaucoup de gens se soient moqués des chants de psaumes qui ont été entendus en beaucoup d'endroits, comme venant du haut des airs, je ne laisserai pas d'assurer ici que j'en ai plusieurs fois ouï de mes propres oreilles. J'ai entendu plus de vingt fois cette divine mélodie, en plein jour et en compagnie de diverses

(1) *Théâtre sacré*, p. 34.

(2) *Id.*, p. 107.

(3) *Id.*, p. 28.

(4) *Id.*, p. 38.

personnes, dans des lieux écartés de maisons, où il n'y avait ni bois, ni creux de rochers, et où, en un mot, il était absolument impossible que quelqu'un fût caché. On avait bien considéré tout, et ces voix célestes étaient si belles, que les voix de nos paysans n'étaient assurément point capables de former un pareil concert. Dieu faisait tant d'autres merveilles au milieu de nous, que celle-là ne nous paraissait pas plus incroyable que les autres. Et même il y a une circonstance qui marque assurément le prodige. C'est que tous ceux qui accouraient pour entendre, n'entendaient pas tous. Du moins plusieurs protestaient qu'ils n'entendaient rien, pendant que les autres étaient charmés de cette mélodie angélique. Je me souviens particulièrement d'avoir ouï distinctement les paroles des commandements : lève le cœur... et du psaume XCL : Qui, en la garde du haut Dieu, etc... (1). »

Nous mentionnerons seulement pour mémoire, le fait étant sans importance, ces larmes de sang que répandaient certains inspirés (2).

Enfin, l'aptitude des prophètes à supporter des jeûnes prolongés, est remarquable : En 1706, Elie Marion étant à Londres, reçut, de l'Esprit, l'ordre de jeûner trois jours entiers consécutifs. Il obéit. « Pendant ces

(1) *Théâtre sacré*, p. 102.

(2) Voir le *Théâtre sacré*, déposition d'Elie Marion, p. 70; de Jacques Dubois, p. 35; et Ant. Court, *Histoire des troubles des Cévennes*, t. I, p. 27.

trois jours, dit-il... (1) j'agis comme à l'ordinaire... sans que dans ce temps-là je sentisse en moi aucune faiblesse, ni désir de boire ou de manger, ni altération à ma santé. Le soir du huitième (2) qui était la fin de mon jeûne, je soupai comme à l'ordinaire. »

Isabeau Charras nous cite l'exemple d'une de ses amies qui reçut aussi de l'Esprit l'ordre de jeûner pendant neuf jours, et en observant le plus strict silence. « Je sais certainement, dit Isabeau Charras (3), qu'elle n'eut ni ne mangea pendant les neuf fois vingt-quatre heures du jeûne qui lui fut ordonné, car je ne la quittai ni jour ni nuit. Et la liberté avec laquelle elle continua d'agir comme à l'ordinaire, d'un air aisé et content, était une marque assez visible de ce qu'elle assurait qu'elle n'avait aucun besoin ni aucun désir de manger ou de boire. » Vers le quatrième ou cinquième jour, cette femme fut prise d'une crise prophétique au cours de laquelle elle fit une exhortation « dont on fut extraordinairement édifié. » Mais elle ne dit ensuite plus un mot jusqu'au terme fixé, malgré tous les pièges qu'on lui tendit pour lui faire rompre son silence.

Les faits analogues à ceux qu'on vient de lire sont nombreux ; mais ceux que nous avons cités suffisent à

(1) *Théâtre sacré*, p. 82.

(2) « Du huitième », c'est-à-dire du huitième jour de novembre. Elie Marion avait reçu l'ordre de jeûner le 4 novembre ; il ne commença que le 6 au matin.

(3) *Théâtre sacré*, p. 102.

donner une idée exacte des caractères physiques de l'inspiration.

§ 3. *Phénomènes spirituels*. — Dans ce domaine, l'inspiration était caractérisée par une extraordinaire exaltation des facultés intellectuelles ; l'imagination et la mémoire surtout acquéraient un développement prodigieux, mais les inspirés n'avaient aucune conscience de ce qu'ils disaient ou faisaient. Ils avaient des visions qu'ils racontaient, faisaient des exhortations, des réprimandes, des sermons, sans le savoir et sans le vouloir. Revenus à eux-mêmes, ils ne se souvenaient plus de rien. Jacques Mazel (1) rapporte qu'ayant demandé à plusieurs inspirés s'ils pouvaient répéter ce qu'ils venaient de dire, ils répondirent qu'ils ne le pouvaient pas. Jean Cabanel (2) parle dans le même sens. « Quand je demandais, dit Jacques Bresson (3), aux personnes plus avancées en âge (4) si elles se souvenaient de ce que leur bouche avait prononcé, pour le répéter ou pour en faire entendre toute la substance, elles me répondaient qu'elles ne s'en souvenaient pas assez. » Caladon (5) ayant posé la même question, les uns lui répondirent « qu'ils ne se souve-

(1) *Théâtre sacré*, p. 26.

(2) *Théâtre sacré*, p. 20.

(3) *Id.*, p. 23.

(4) Il vient de parler des enfants prophètes.

(5) *Id.*, p. 142, extrait d'une lettre de M. Caladon d'Aulas datée de Dublin, 19 mars 1707.

naient de rien de ce qu'ils avaient prononcé; les autres se souvenaient de quelque chose, mais de fort peu. »

Elie Marion gardait un souvenir assez net de ses inspirations et ce qu'il a écrit à ce sujet est intéressant (1) : « ... Enfin je sens que cet Esprit forme dans ma bouche les paroles qu'il me veut faire prononcer..... Il y a des fois que le premier mot qui me reste à prononcer est déjà formé dans mon idée ; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'Esprit m'a déjà fait commencer. Il m'est arrivé quelquefois que croyant aller prononcer une parole ou une sentence, ce n'était qu'un simple chant inarticulé qui se formait par ma voix. Pendant tout le temps de ces visions, je sens toujours mon esprit extrêmement tendu vers Dieu..... C'est-à-dire que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de ma langue..... Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours prononcé par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire. »

L'inspiration atteignit rarement les vieillards ou les hommes dans la force de l'âge, mais fréquemment les femmes, les jeunes gens, les enfants; elle s'étendit surtout sur la classe pauvre, illettrée, et y produisit des effets surprenants. « Des individus de la lie du peuple », selon l'expression de Brueys, et des plus ignorants, incapables

(1) *Id.*, *Avertissements prophétiques* d'Elie Marion.

dans leur état ordinaire de dire deux mots de suite en français, s'exprimaient couramment et avec éloquence dans cette langue, lorsque l'Esprit les faisait parler. L'un de ceux qui possédèrent ce don au plus haut degré, fut un jeune laboureur, Daniel Raoul. Il ne savait ni lire ni écrire, et cependant sa parole vive, enthousiaste, entraînant, « obtint des succès que n'eurent jamais les plus grands orateurs du siècle de Louis XIV. »

Citons encore une pauvre femme, dénuée de raison : « J'ai vu, dit un témoin oculaire, une pauvre idiote de paysanne, âgée d'environ quarante ans, assurément la plus simple et la plus ignorante des créatures que nos montagnes aient jamais produites : quand on me dit qu'elle prêchait à merveille, en vérité je n'en crus rien du tout.

« Il ne pouvait pas me tomber dans l'esprit qu'elle pût seulement joindre quatre mots de français ensemble (et je crois que j'en aurais juré), ni qu'elle eût la hardiesse de parler dans une compagnie. Cependant, j'ai été plusieurs fois témoin qu'elle s'acquittait de tout cela merveilleusement bien ! Cette ânesse de Balaam avait une bouche d'or quand l'intelligence céleste la faisait parler.

« Jamais orateur ne s'est fait écouter comme elle, et jamais auditeur n'a été plus attentif et plus ému que ceux qui l'écoutaient. C'était un torrent d'éloquence ! C'était un prodige ! Et ce que je dis n'a rien d'exagéré : elle devenait incontinent une créature toute nouvelle et

était transformée en grand prédicateur... (1). » « ... Et, dit encore le même témoin, on doit remarquer qu'il n'est pas moins difficile aux paysans de ces quartiers-là de faire des discours en français, qu'à un Français qui ne ferait que d'arriver en Angleterre, de parler anglais. »

Marie Chauvain, d'Orange (2), nous rapporte le cas suivant :

En 1688 son mari prend pour servantes deux jeunes filles du Dauphiné, dont la plus âgée avait souvent des extases : « Nous étions dans une surprise extrême, dit le témoin, non seulement d'entendre dire des choses admirables, avec tant de facilité, par cette jeune fille qui ne savait ni A ni B; mais ce qui nous étonnait le plus, c'était sa hardiesse et son courage, elle qui était fort timide en toute occasion. »

Jean Vernet (3) dit de sa mère :

« Elle ne parlait que français pendant l'inspiration, ce qui me causa une grande surprise la première fois que je l'entendis, car jamais elle n'avait essayé un mot de ce langage, ni ne l'a jamais fait depuis, de ma connaissance. Et je suis assuré qu'elle ne l'aurait pu faire quand elle l'aurait voulu. Je puis dire la même chose de mes sœurs. »

Le phénomène, avons-nous dit plus haut, se manifesta

(1) *Théâtre sacré*, déposition de M. Caladon d'Aulas, « homme éclairé, instruit et absolument impartial. »

(2) *Théâtre sacré* (édition Bost), p. 176.

(3) *Id.*, p. 135.

aussi chez les enfants. On vit en effet une foule de jeunes inspirés de douze, dix et huit ans ; quelques-uns avaient à peine cinq ou six ans ; il y en eut même, chose à peine croyable, de plus jeunes encore.

Bâville (1), qui ne voyait dans ces manifestations qu'une maladie cérébrale, fit arrêter plusieurs centaines de ces enfants-prophètes. Il les fit enfermer, les uns dans des couvents, les autres dans des prisons et des forteresses. Ils ne manifestèrent pas la moindre crainte, mais entrèrent dans leurs prisons en chantant des psaumes et ils continuèrent à prophétiser comme auparavant. Bâville, admirant leur courage, voulut s'éclairer sur le mal dont ils étaient atteints et ordonna à la Faculté de médecine de Montpellier de se transporter à la prison d'Uzès, où, d'après Misson, étaient enfermés au moins trois cents de ces jeunes prophètes. A la vue des docteurs, les enfants, qui ne connaissaient que le patois de leur pays, se mirent à prêcher et à prophétiser en bon français, exhortant à la repentance et à la foi en Jésus-Christ. Les docteurs ne purent que « constater leur folie et déclarer à Bâville qu'ils étaient des hérétiques. »

L'intendant n'osa pas livrer ces innocents aux juges. Il renvoya les plus jeunes chez leurs parents, en leur ordonnant avec menaces « d'avoir à se corriger. » Les plus âgés furent condamnés, les uns à servir dans l'armée,

(1) Bâville, nommé intendant du Languedoc en septembre 1685.

les autres aux galères. On les conduisit, enchaînés, chacun à sa destination !

Voici maintenant certains cas particuliers :

« Quand j'arrivai à Barre, dit Elie Marion (1), j'appris qu'il y avait quantité de personnes, particulièrement des jeunes gens et *même des petits enfants*, qui tombaient dans des extases et qui recevaient des inspirations qui leur faisaient prononcer diverses sortes de choses admirables. »

Pierre Chaman (2) affirme avoir connu, en 1701, à Uzès, un petit garçon de *cinq ans* qui prophétisait : « Il est tombé plusieurs fois en ma présence par le saisissement de l'Esprit, avec des agitations de la tête et de tout le corps. Après cela, il parlait, il prédisait des malheurs à Babylone (3) et des bénédictions à l'Eglise ; et il faisait de grandes exhortations à la repentance. Mais le pauvre petit était quelquefois si agité que ses paroles étaient alors fort entrecoupées. Il parlait toujours français... »

Jacques Bresson (4) rapporte qu'il a souvent entendu prophétiser des enfants de sept à huit ans. Il mentionne particulièrement un enfant de trois ans : « il parlait distinctement, assez haut, en bon français, et faisait des exhortations fort touchantes. »

(1) *Théâtre sacré*, p. 109.

(2) *Id.*, p. 18.

(3) Babylone, dans la bouche des inspirés, désignait toujours l'Eglise romaine.

(4) *Théâtre sacré*, p. 22.

Enfin, on ose à peine ajouter foi aux dépositions que nous allons rapporter.

Déposition de Durand Fage (1) : « Le plus jeune des enfants que j'ai vu parlant dans l'extase était une petite fille de cinq ans... *Mais il est notoire dans le pays que l'Esprit a été répandu sur quantité de petits enfants, dont quelques-uns même étaient encore à la mamelle...* »

Déposition de Jean Vernet (2) « ... Deux de mes amis et moi allâmes un jour visiter Pierre Jacquet, notre ami commun, au moulin de l'Eve, proche Vernoux. Comme nous étions ensemble, une fille de la maison vint appeler sa mère et lui dit : « Ma mère, venez voir l'enfant ! » Ensuite de quoi la mère nous appela, nous disant que nous vinssions voir l'enfant qui parlait. Elle ajouta qu'il ne fallait pas nous épouvanter et que ce miracle était déjà arrivé. Aussitôt, nous courûmes tous. L'enfant, *âgé de treize à quatorze mois*, était emmailloté dans le berceau et il n'avait encore jamais parlé de lui-même ni marché. Quand j'entrai avec mes amis, *l'enfant parlait distinctement, en français, d'une voix assez haute, vu son âge*, en sorte qu'il était aisé de l'entendre par toute la chambre. *Il exhortait à faire des œuvres de repentance*. La chambre où était cet enfant s'emplit ; il y avait pour le moins vingt personnes... J'ai beaucoup oui parler d'un autre petit enfant à la mamelle qui parlait aussi, à Clieu, dans le Dauphiné.

(1) *Théâtre sacré*, p. 109.

(2) *Id.*, p. 15.

Jacques Dubois (1) nous parle d'un enfant de *quinze mois*, qu'il a vu, à Quissac, dans les bras de sa mère, parlant à haute voix, distinctement et en bon français.

Il se rencontra de ces jeunes inspirés jusque dans les rangs des catholiques. Les curés, témoins de ce prodige, crurent pouvoir l'exploiter à leur profit. Malheureusement pour eux, ces enfants prophétisaient contre l'Eglise romaine, appelant Rome « Babylone » et annonçaient l'extermination des papistes (2).

Ce qui précède concerne spécialement la prédication : exhortations à la foi, appels à la repentance. Il y eut aussi le prophétisme proprement dit, dans le sens de prédiction de l'avenir. Il embrasse ordinairement de vastes et lointains horizons et a pour but les destinées futures de l'Eglise ; mais il se borne à des généralités vagues, desquelles il est impossible de rien conclure. En voici d'ailleurs un spécimen : « ... Je viendrai, et plutôt que le monde ne m'attend ! Ah ! que de gens surpris, et que de troubles arriveront *dans peu de jours*, en plusieurs endroits de la terre !.... Mes enfants, ne craignez pas le torrent qui se déborde ; je l'assécherai dans peu de jours. Ma voix tonnera, dans peu de jours, du ciel, voix étonnante qui effrayera les poissons de la mer. La terre en tremblera et sera effrayée... (3) » Nous n'avons guère

(1) *Théâtre sacré*, p. 32.

(2) M. Misson, *Histoire du prophétisme*, à la fin du volume.

(3) *Avertissements prophétiques*, p. 177.

là, en somme, que des réminiscences ou une imitation de textes bibliques, et en tous cas, ce que le prophète annonçait ne s'est pas réalisé! Quelquefois, cependant, les prédictions étaient plus précises et étaient justifiées par les événements. Mais, pour porter un jugement sûr, il faudrait connaître les circonstances dans lesquelles elles ont été faites, et celles qui se sont trouvées fausses et auxquelles personne n'a pris garde. Fléchier cite un inspiré, arrêté par les soldats, qui aurait déclaré que « dans quinze jours il recevrait sa grâce et irait à Paris convertir le roi! » La suite ne lui donna pas raison. Il n'en est pas moins vrai que, parfois, les inspirés virent juste, et nous pouvons en avancer des exemples appuyés sur des témoignages dignes de foi.

Voici d'abord la découverte d'un traître qui n'eut pas le temps de devenir empoisonneur et assassin :

« C'était un protestant de profession, dit, sans le nommer, Jean Cavalier (1). Il avait été ami de l'illustre M. Brousson. Il avait aussi toute la confiance de M. Cavalier, et nous le regardions tous ensemble avec d'autant plus d'estime qu'il avait toujours fréquenté nos assemblées, qu'il recevait les charités de ceux qui nous communiquaient leurs secours d'argent et qu'il avait même souffert la prison pour quelque'une de ces bonnes

(1) *Théâtre sacré*, p. 50. Il ne faut pas confondre Jean Cavalier de Sauves, auteur de cette relation, avec son homonyme, le chef bien connu des Camisards. Ils étaient cousins.

œuvres. Il était un jour à table avec le chef Cavalier, qui l'avait mis à sa droite, lorsque trois inspirés se lèvent successivement en disant qu'un faux frère est venu pour empoisonner les enfants de Dieu. Un quatrième révèle la quotité de la somme convenue pour ce forfait; puis, continuant à marcher au milieu de ses agitations, va droit au traître et, lui mettant la main sur le bras, l'accuse et le censure avec beaucoup de véhémence.... X... voulut s'excuser, mais Du Plan, dans un redoublement d'inspiration, déclara positivement que le poison était dans la tabatière et dans la manche du justaucorps de celui qui était accusé, de sorte qu'il fut pleinement convaincu. J'étais présent et j'ai vu tout cela; le poison était dans du papier. »

Le cas suivant est un exemple très remarquable de seconde vue :

« Je t'assure, mon enfant, dit l'Esprit (1), qu'il y a un homme qui est allé présentement chez un de tes ennemis, avec qui il parle pour te livrer. *Incontinent, l'Esprit me fit voir cet homme se promenant avec M. Campredon*, subdélégué de l'Intendant, à Barre, *comme si j'avais été dans la même chambre avec eux*. Je les voyais et *j'entendais tout ce qu'ils disaient, distinctement et facilement....* Je voyais même la femme de M. Campredon; qui allait et venait, se mêlant quel-

(1) A Elie Marion; déposition plusieurs fois citée dans le *Théâtre sacré*.

quefois à la conversation. Campredon s'informa de moi au paysan et du frère La Valette, qui était notre ministre et principal prédicateur, lui disant que si on pouvait nous saisir tous les deux, ce serait un des meilleurs moyens de ramener la tranquillité dans le pays. Le subdélégué lui promit dix écus et le gain d'un procès. Le paysan consentit à tout. Il promit qu'il irait le lendemain à l'assemblée, afin de pouvoir nous suivre le frère La Valette et moi, et s'assurer ainsi du lieu de notre retraite. »

La prédiction se réalisa. L'espion se présenta le lendemain, le prophète le dévoila et le confondit en face de toute l'assemblée.

Nous arrêterons ici l'exposé des faits : il paraîtra peut-être un peu long, mais tout ce que nous avons rapporté était nécessaire à la description exacte du prophétisme. Nous en savons assez maintenant pour pouvoir porter un jugement en connaissance de cause. Auparavant, cependant, il sera peut-être utile de chercher quels sont les points de contact ou les divergences qui existent entre les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament et les prophètes cévenols.

IV

Lorsque nous étudions les livres ou les passages de l'Ancien Testament qui nous mettent en présence des prophètes, nous nous trouvons à certains égards en face du même phénomène qu'à chez les Cévenols : la volonté de l'homme s'efface devant une force intérieure, mais étrangère. elle est toujours présente, toujours agissante, dictant parfois les paroles que le prophète prononce ; mais ce dernier a été préparé à son rôle par son instruction religieuse, par le recueillement et de longues méditations. Son caractère moral, sa tournure d'esprit, ses penchants, ses aspirations subsistent et donnent à chaque prophétie sa physionomie particulière, y met pour ainsi dire, le sceau de l'auteur. Les prophètes avaient bien le sentiment d'être ainsi poussés et dirigés, c'est pourquoi ils donnent toujours leurs discours comme des paroles de Dieu :

Cieux, écoutez, terre prête l'oreille !

Car l'Eternel parle.

J'ai élevé et nourri des enfants,

Mais ils se sont révoltés contre moi...

ESAÏE I, 2.

« Alors l'Eternel dit à Esaïe : Va à la rencontre d'Achaz, toi et Schear-Jaschub, ton fils, vers l'extrémité de

l'aqueduc de l'étang supérieur, sur la route du champ du foulon. Et dis lui :

Sois tranquille, ne crains rien,
Et que ton cœur ne s'alarme pas... (1) »
ESAÏE VII, 3.

L'individualité des prophètes demeure dans l'inspiration; leur raison n'est pas réduite au silence. Ils réfléchissent et méditent, « seulement leurs réflexions ont toujours porté sur les matières qui leur avaient été objectivement fournies par la révélation. Ils distinguent on ne peut plus clairement leurs opinions, leurs vœux personnels, de la parole de Dieu qui leur a été annoncée. Le livre d'Habacuc est très instructif à cet égard. Dans le chapitre premier il déplore la corruption de son peuple et il s'effraie à la vue de l'orgueil tyrannique que déploie la puissance terrestre à laquelle Dieu a confié le soin de châtier Israël. Le chapitre deuxième est la réponse divine à sa plainte; il renferme la solution du problème qui s'était imposé à son esprit; et dans le chapitre troisième et dernier, le prophète donne de nouveau essor à ses sentiments personnels (2) ».

Ces dernières paroles s'appliquent encore, par exemple, au vingt-cinquième chapitre d'Esaië :

O Eternel, tu es mon Dieu;
Je t'exalterai, je célébrerai ton nom,
Car tu as fait des choses merveilleuses...

(1) Voir encore, par exemple : Es. XXII. 15; XXX. 1; Jer. II. 4, XXII. 6; Ez. VI. 1.

(2) Œhler, Théologie de l'Ancien Testament, t. II, p. 203.

Celui qui recevait l'Esprit de Dieu, le savait, le sentait; c'était comme une illumination intérieure (1); mais elle n'ôtait jamais au prophète la conscience de soi : Dieu lui parle, il entend, comprend et se souvient. Nous voyons Jérémie résister à l'appel divin parce qu'il se sent trop faible (2). Il était, par contre, impossible de sortir vainqueur d'une lutte contre l'Esprit, il s'imposait : « la main de l'Eternel fut sur moi (3) », « s'abattit sur moi », « fut forte sur moi », tel est l'effet produit sur le prophète. Il y a donc, à certains égards, passivité, mais *passivité consciente*.

Nous touchons ici à une différence fondamentale entre le prophétisme de l'Ancien Testament et le prophétisme cévenol. Qu'observons-nous donc dans ce dernier cas? « Tous ceux que l'inspiration fait parler ont ceci de commun, c'est, comme je l'ai déjà dit, que les paroles sont formées dans leur bouche sans qu'ils y contribuent par aucun dessein, de même que leurs corps sont mus par une puissance qui les domine, et à laquelle ils ne font que prêter leurs organes. Je le dirai encore... je ne fais qu'obéir et souffrir ce qui agit en moi (4) ».

« Je leur déclare solennellement et sans équivoque, par cet acte public, et sous le serment que je fais devant Dieu, que je ne suis point l'auteur des agitations que je

(1) Es. VI; Ezech. I.

(2) Jér. I. 7.

(3) Ezéch. I. 3.

(4) *Théâtre sacré*, p. 120, déposition de Durand Fage.

souffre dans mes extases : ... et pour les paroles prononcées par mes organes, je déclare avec la même protestation de vérité, qu'elles se forment sans dessein de ma part et qu'elles découlent inopinément de ma bouche, sans que mon esprit participe à cette opération merveilleuse par aucune méditation précédente ni par aucune volonté présente de parler sur-le-champ (1) ».

Nous avons vu, d'autre part, que, sauf de très rares exceptions, les prophètes cévenols ne gardaient aucun souvenir de leurs crises ; c'est une passivité inconsciente, mécanique ; une force aveugle et brutale que nous ne retrouvons pas dans les livres prophétiques de l'Ancien Testament. Ils n'avaient aucun de ces élans personnels, de ces cris de l'âme, dont nous avons parlé à propos d'Esaië, d'Habacuc, et qui se retrouvent chez d'autres. En un mot, en Israël, l'inspiration agissait sur le cœur, dans les Cévennes, sur les muscles. Les prophètes cévenols parlaient comme des malades agités par une fièvre violente, comme dans un délire. Ils revenaient à eux-mêmes, le cerveau vide, fatigués, hébétés et épuisés par l'effort surnaturel qu'ils venaient de faire. Pouvons-nous comparer cette frénésie à ce calme, à cette pleine possession de soi, que révèle le passage suivant :

J'étais à mon poste
Et je me tenais sur la tour ;

(1) *Théâtre sacré*, p. 46, déposition de Jean Cavalier, réponse à ceux qui doutaient de la réalité de ses inspirations.

Je veillais pour voir ce que l'Eternel me dirait
Et ce que je répliquerais après ma plainte...

HABACUC II. 1.

« Au moment où ils prophétisent, les prophètes (de l'ancienne alliance) sont souvent dans un état de forte surexcitation ; c'est qu'ils s'intéressent aux choses qu'ils annoncent ; la passivité n'est pas de l'indifférence ; ils éprouvent de vives craintes, ils sont pleins de vives espérances... (1) » mais dans cette surexcitation il n'y avait rien de plus que ce que nous pouvons voir se produire chaque jour sous l'influence de sentiments violents.

Esaïe VI. 8 pourrait nous faire supposer qu'il suffisait à un homme pieux de s'offrir à Dieu pour être prophète :

J'entendis la voix du Seigneur, disant :
Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ?
Je répondis : me voici, envoie-moi.
Il dit alors : va...

C'est une exception. Partout ailleurs nous voyons Dieu désigner celui qu'il a choisi d'avance. Elie lui-même ne peut promettre à Elisée qu'une double portion de son esprit. Nulle part nous ne trouvons une allusion à une cérémonie de consécration pour les prophètes. Le cas d'Elie jetant son manteau sur Elisée, pouvant être considéré comme une investiture, est unique : il n'appartient pas à l'homme de disposer de l'Esprit de Dieu. C'est le

(1) D'après Œhler, ouvrage cité.

contraire dans le Languedoc, où le prophète peut transmettre son inspiration par un simple souffle, non seulement à un individu, mais à des centaines.

Les Cévenols n'ayant jamais écrit leurs prophéties, nous ne pouvons comparer celles-ci à celles de l'Ancien Testament. Une partie de celles qu'Elie Marion prononça en Angleterre furent cependant recueillies ; nous en avons donné un exemple : ce sont des paroles vagues, des répétitions fréquentes, une imitation, souvent mal réussie, de textes bibliques. Prononcées à Londres, dans une chambre, loin des événements qui les avaient provoquées, elles n'ont certainement ni la force, ni l'intérêt de celles qui eurent pour théâtre les sauvages solitudes des Cévennes, alors que chacun, craignant une surprise de l'ennemi, se tenait prêt au combat, tressaillant au moindre bruit, au murmure du vent dans les arbres.

Il semble donc, en résumé, qu'on ne peut guère établir de rapprochements, du moins quant aux manifestations extérieures, entre les prophètes Cévenols et ceux de l'Ancien Testament. Il y avait peut-être plus d'analogie entre leur mission religieuse et morale : ils devaient, les uns et les autres, diriger le peuple, le soutenir, l'encourager, le consoler dans l'exil ou dans les persécutions, lui faire entrevoir un avenir plus heureux. Cependant, si nous sommes arrivés à cette conclusion, c'est que nous nous sommes bornés à étudier les prophéties écrites : or elles l'ont toutes été, plus ou moins, à tête reposée et elles n'ont pas la spontanéité des paroles improvisées qui

jaillissaient des lèvres des inspirés cévenols. Nous trouverons plus de rapports entre ces derniers et cette multitude de prophètes secondaires dont les livres historiques nous révèlent l'existence. Les Esaïe, les Jérémie, et tous ceux qui nous ont laissé dans des écrits le souvenir ineffaçable de leur activité, occupent une place à part dans la hiérarchie des prophètes, et se distinguent des autres soit par une intelligence plus vaste, soit par des dons spéciaux. Ils sont, pour ainsi dire, hors de pair. A côté d'eux, nous voyons se mouvoir comme dans l'ombre tout un peuple de prophètes inférieurs qui n'ont laissé, dans l'histoire d'Israël, que de faibles traces de leur passage. Nous savons, par exemple, qu'Abdias (1) soustrait cent prophètes à la fureur de Jézabel; qu'Achab (2) réunit quatre cents prophètes pour les consulter sur une expédition qu'il projetait contre Ramoth de Galaad. Elie n'était pas le seul prophète de son époque et Elisée n'était pas son seul disciple: lorsque le premier est enlevé dans les cieux, les « fils des prophètes (3) » reconnaissent en Elisée le digne successeur d'Elie et se prosternent devant lui.

Aux yeux des Israélites, les prophètes étaient les confidents de Dieu (4) et, comme tels, on les interrogeait sur

(1) I Rois XVIII. 4 et suiv.

(2) I Rois XXII. 5 et suiv.

(3) II Rois II. 15.

(4) Tous ces prophètes de tendances et de caractères différents se groupaient autour de celui que Dieu paraissait distinguer particulièrement. Ils l'appelaient leur père et il les appelait ses fils,

tout ce qui pouvait intéresser soit l'Etat, soit la religion, soit même la vie privée : ainsi, Saül va interroger Samuel au sujet des ânesses de son père qui s'étaient égarées ! Ceci répond assez parfaitement à l'idée que les Camisards se faisaient de leurs prophètes : pour les moindres détails, on recourait à leurs lumières ; pour décider du lieu, du temps d'une assemblée, pour savoir où était l'ennemi, s'il fallait l'attaquer, etc... De plus, ces prophètes de l'Ancien Testament se tenaient ordinairement ensemble et se livraient à des exercices religieux particuliers. Ce fait est frappant surtout dans deux passages du livre de Samuel : I, Sam, X, 5 et suiv. XIX, 18 et suiv. Nous avons là de véritables écoles de prophètes qui rappellent, à certains égards, celle fondée par Du Serre ; il s'y manifestait aussi des phénomènes extraordinaires très caractéristiques. Saül, subitement saisi par l'esprit de Dieu, à la vue d'une assemblée de prophètes, *prophétise* lui-même (1). La signification de ce terme ici est assez vague, Saül paraît poussé, comme malgré lui, par une force étrangère et supérieure, à parler. Les paroles qu'il prononçait devaient être des louanges adressées à l'Eternel, des exhortations au peuple, des menaces aux ennemis d'Israël. En tous cas, le fait était assez étrange pour plonger les assistants dans l'étonnement et passer en proverbe dans le langage populaire (2).

Ce qui nous est rapporté, I Sam. XIX, 18-24, est plus

(1) I Sam. X. 10. — (2) I Sam. X. 12.

frappant encore : des gens envoyés par Saül pour se saisir de David, rencontrent à Rama une assemblée de prophètes, et, à leur exemple, ils se mettent à prophétiser ; le fait se renouvelle par trois fois. Saül alors se décide à aller lui-même à Rama ; durant le trajet il est gagné lui aussi par la contagion : « L'esprit de Dieu fut sur lui et il continua son chemin en prophétisant... (1). » Il semble, à la lecture de ces passages, que nous nous trouvions en présence d'une de ces assemblées cévenoles, où des indifférents, des incrédules, des catholiques hostiles, venus là en curieux, sont subitement entraînés, à leur corps défendant, par le mouvement général. Enfin, Saül, dans une sorte de délire prophétique, ôte ses vêtements, se précipite tout nu sur le sol et prophétise durant un jour et une nuit (2) : n'avons-nous pas là un exemple de ces crises qui terrassaient les inspirés des Cévennes ? En outre, dans l'Ancien Testament, les danses et les chants avec accompagnement de tambourin, de luth, de harpe (3), avaient probablement les mêmes résultats que les persécutions et les souffrances chez les Camisards : la surexcitation des esprits, cause première et indispensable des inspirations prophétiques. Entre les inspirés du Languedoc et ces troupes de prophètes dont nous venons de parler, les points de contact sont donc assez nombreux : ils sont, les uns et les autres, les organes de Dieu, les

(1) I Sam. XIX. 23.

(2) *Id.*, v. 24.

(3) I Sam. X. 5 ; Exode XV. 20,

défenseurs du vrai culte, les guides spirituels de tout un peuple. Dans les deux cas aussi, nous voyons la présence de l'Esprit se manifester sous des formes particulières.

A bien des égards enfin, les prophètes cévenols se rapprochent des juges : même rôle guerrier, même héroïsme. Cavalier, Roland, Vivens, et tant d'autres, à la tête des Camisards et combattant pour leur foi, rappellent Gédéon délivrant Israël de la domination étrangère pour rétablir le culte du vrai Dieu.

§ II. NOUVEAU TESTAMENT

Nous trouvons ici un phénomène extatique qui a beaucoup d'analogies avec celui que nous étudions. Nous voulons parler de la glossolalie. Cinq passages s'y rapportent : Marc XVI, 17 ; actes X, 46 ; XIX, 6 ; II, 4-14 et I Cor. XIV. Les premiers sont trop vagues pour que nous puissions en tirer quelque lumière. Les mots « parler en langues » ne nous disent pas s'il s'agit de langues connues, pouvant être comprises par des gens qui s'en servaient ordinairement et que l'inspiré *n'avait jamais entendues*. Alors, rien de semblable dans les Cévennes, et les exemples que l'on pourrait avancer comme semblables à ces phénomènes n'ont, en réalité, rien de commun avec eux. Voyons maintenant l'idée que nous devons nous faire de la glossolalie, d'après I Cor. XIV :

« La glossolalie est, évidemment, un phénomène mystique que Paul range dans la catégorie des dons spirituels (πνευματικά) et qu'il connaissait lui-même par

expérience (1). Le propre de ce langage était d'être intelligible. Celui qui s'en sert parle à Dieu, non aux hommes; il peut s'édifier lui-même, il n'édifie pas les autres (2). C'est un bruit confus, semblable au son que rendraient des choses inanimées (3), une flûte ou une cithare, sur lesquelles on ne jouerait aucune musique distincte, ou bien encore semblable à une langue dont les mots n'auraient aucun sens. Dans un tel phénomène le « pneuma sans doute est actif, mais le νοῦς, c'est-à-dire l'entendement rationnel, par opposition à la faculté mystique, est inactif et stérile, de sorte que la langue paraît seule en mouvement, comme ébranlée par une puissance mystérieuse indépendante de la volonté et de la raison (4). »

Qu'observons-nous chez les prophètes cévénols ? C'est que, sous l'influence de l'Esprit, ils parlaient clairement, pour édifier une assemblée, tandis que, d'après saint Paul, celui qui parlait en langues s'adressait à Dieu et non pas à ceux qui l'entouraient. Il aurait pu parler seul, dans une chambre; le résultat eût été le même, il n'édifiait que lui.

Il ne faut pas se hâter, cependant, de conclure à une complète divergence entre les deux phénomènes : ils

(1) V. 18.

(2) V. 4 et 16.

(3) V. 7.

(4) *Encyclopédie* de M. Lichtenberger, article *Glossolalie*, par M. le professeur Sabatier.

avaient probablement la même cause physiologique, mais poussée à un plus haut degré chez les Camisards. De là ces chûtes et ces tremblements convulsifs qui semblent être absents à Corinthe. Dans bien des cas d'ailleurs, surtout chez la bergère de Crest, on a observé ces sons confus, musicaux et monotones des glossolales. Qu'était enfin ce don d'interprétation dont il est parlé au verset 27 ? Y a-t-il là un cas de pénétration des pensées, comme nous en citerons ? Nous n'en pouvons rien dire, mais cela importe peu. Il n'en est pas moins vrai qu'entre les inspirés des Cévennes et ces glossolales qui se levaient mus par une force étrangère et dont la langue était « comme ébranlée par une puissance mystérieuse, indépendante de la volonté et de la raison », il y a, tout au plus, une différence de degrés.

Il y a aussi une certaine ressemblance et peut-être mieux que cela, entre ces disciples qui, le jour de la Pentecôte, parlaient des langues étrangères, sous l'influence d'une extrême surexcitation mentale (souvenons-nous qu'ils furent accusés d'être « pris de vin doux »), et les inspirés cévenols qui parlaient couramment en français, citaient parfois des passages latins, grecs et même, dit-on, hébreux ! Il n'y a là qu'un simple phénomène de mémoire souvent observé.

Saint Paul nous parle, à plusieurs reprises, du don de prophétie supérieur au don de glossolalie (1 Cor. XIV, 5). Nous n'en savons que fort peu de choses, assez cependant pour nous convaincre qu'il n'avait rien de commun

avec l'inspiration cévenole. Tous les passages où il en est question nous le montrent comme une grâce divine (1) ; mais remarquons spécialement le passage Rom. XII. 6 : « Nous avons toutefois des dons différents, selon la grâce qui nous a été accordée : soit la prophétie suivant la mesure de la foi.... » Ce don dépendait de la foi ! Dans le Languedoc, au contraire, l'inspiration atteint souvent des enfants trop jeunes pour avoir même des notions religieuses, et des catholiques ou des indifférents qui étaient loin de souhaiter cette faveur ! L'apôtre met à plusieurs reprises l'accent sur le rôle que doit jouer la raison dans de pareils cas ; dans I Cor. XIV, 14 et 15, par exemple : « Car si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence demeure stérile. Que faire donc ? Je prierai par l'Esprit, *mais je prierai aussi avec l'intelligence* ; je chanterai par l'esprit, *mais je chanterai aussi avec l'intelligence*. » Agabus nous apparaît comme un homme ayant la pleine possession de ses facultés intellectuelles et agissant en toute liberté : Actes XI. 28 et surtout Actes XXI, 10 : « (Agabus) étant venu nous voir, il prit la ceinture de Paul et s'en lia les mains et les pieds et dit : « Voici ce que dit le Saint-Esprit : « C'est ainsi que les Juifs de Jérusalem lieront l'homme à qui appartient cette ceinture ; et ils le livreront entre les mains des Gentils. » Dans aucun de ces deux passages,

(1) Rom. XII. 6 ; I Cor. XII. 10 ; XIII. 2.

nous ne remarquons rien d'anormal, et l'acte symbolique accompli par le prophète prouve qu'il n'avait pas la moindre convulsion.

En résumé, le prophétisme de l'Ancien et du nouveau Testament, autant que nous en puissions juger par les renseignements que nous possédons, a fort peu de points communs avec le prophétisme cévenol. Celui-ci, au contraire, offre de frappantes analogies avec la glossolalie ; et c'est sur ce dernier phénomène que nous devons surtout nous appuyer pour porter un jugement sur les inspirés du Languedoc.

V

Le prophétisme cévenol a soulevé beaucoup de controverses. Il s'est formé, à son sujet, toute une littérature spéciale. Tour à tour les médecins et les théologiens s'en sont occupés ; les seconds n'ont pas réussi, comme les premiers, à se mettre d'accord et se sont divisés en deux camps que l'on pourrait appeler « le parti de Dieu et le parti du diable. »

Les théologiens catholiques sont unanimes à porter un jugement défavorable aux prophètes camisards. Persuadés que ces faits, s'ils étaient reconnus vrais, seraient la condamnation de leurs dogmes, ils les ont attribués à un esprit satanique ou n'ont voulu y voir que comédies et scènes thaumaturgiques. Nous avons vu que Brueys accuse Du Serre d'être un imposteur (1) ; ce « docteur de mensonges » aurait faussé, par d'habiles manœuvres, l'esprit de ses jeunes disciples, et à leur insu leur aurait fait jouer un rôle appris. Fléchier estime que les causes de « cette corruption presque générale » sont simplement le jeûne et « la petite gloire d'être élevé sur un théâtre, d'être écouté comme un oracle, de faire tomber,

(1) *Histoire du fanatisme*, I, p. 104 et suiv.

d'un seul mot, mille personnes à la renverse.... (1). »

Les catholiques, néanmoins, ont toujours agi comme s'ils eussent cru aux prodiges dont nous avons parlé, et leur manière d'agir était bien faite pour en persuader chacun ; c'est ainsi qu'ils n'accordaient la permission de visiter les prophètes prisonniers qu'à des gens qui ne les connaissaient pas et leur substituaient des individus à gages, payés pour jouer ce rôle et rendre suspecte la bonne foi des inspirés (2). D'autres fois encore, ils essayèrent d'exploiter le phénomène à leur profit, mais leurs tentatives n'eurent jamais de succès. En voici un exemple :

« ... Notez bien que le sieur Claude Groteste (ou Grosse-Teste), vulgairement appelé M. de la Motte, dont il est fait si souvent mention dans ce présent volume, et qui s'est érigé en chef des persécuteurs de ces pauvres gens des Cévennes, à cause qu'ils croient de recevoir des inspirations, s'est vanté, au commencement de ce présent mois de février 1711, d'en avoir reçu lui-même... Le public sera particulièrement informé de cette rare affaire .. (3). » Mais M. Groteste jugea prudent de ne pas attirer l'attention publique sur lui, et cette « rare affaire » en resta là.

(1) Fléchier, *Lettres choisies*, I, p. 170.

(2) D'après Elie Benoist, *Histoire de l'Edit de Nantes*, t. III, p. 1016.

(3) Note manuscrite contenue dans l'exemplaire du *Théâtre sacré* de la Bibliothèque de Genève. Elle est datée de 1711, et signée M. M.

Longtemps les protestants ont voulu voir dans le prophétisme cévenol une intervention directe de l'Esprit de Dieu, mais les historiens ont été généralement modérés et prudents dans leurs appréciations. Antoine Court n'y attache pas grande importance et en parle à peine dans son « Histoire des troubles des Cévennes. » Napoléon Peyrat voit surtout dans ces phénomènes le résultat d'une imagination exaltée (1).

Cette modération est commandée par les faits eux-mêmes : nous devons l'avouer, si les catholiques ont vu dans les inspirations une œuvre diabolique, ils ont eu parfois les apparences en leur faveur. Ce qui nuit au prophétisme cévenol, c'est le grand nombre même des inspirés. Il y en eut qui se rendirent franchement ridicules par leurs excentricités, et ils furent jugés tels même par leurs coreligionnaires. D'autres se portèrent à des excès et se livrèrent à la licence, donnant beau jeu à la critique. Mais on doit tenir compte des déviations inhérentes à tout mouvement populaire, et, ici, la question d'inspiration divine doit se juger de haut, en prenant les faits dans leur ensemble. Mais avant de nous en occuper, nous devons étudier ces phénomènes au point de vue physiologique et exposer les résultats auxquels les médecins sont parvenus.

Le docteur Calmeil, médecin aliéniste à l'asile de Charenton, s'est occupé de notre sujet (2). Son témoi-

(1) *Histoire des pasteurs du désert*, I, p. 190.

(2) Dans son ouvrage intitulé *La Folie*, t. II.

gnage nous serait précieux, s'il ne nous était suspect dès l'abord. Cet auteur ne cite volontiers que Brueys ou d'autres catholiques (Fléchier, le maréchal de Villars, etc...) ; on sent chez lui un parti pris contre les insurgés cévenols : il a beau voir en eux de malheureux martyrs, il ne les aime pas, ils lui sont antipathiques ; il les considère surtout comme des fous furieux qu'il faut supprimer :

« On est forcé, dit-il, de convenir, après avoir lu ce récit (1), que les soldats étaient employés à combattre contre de véritables aliénés, et on a lieu d'être surpris qu'une vérité aussi patente n'ait pas été développée plus tôt par les manigraphes.

« Quand chez tous, l'extravagance des actions est en rapport avec l'extravagance des sensations et des idées, on ne peut que s'apitoyer sur le sort d'une population que le malheur avait jetée dans un tel excès de délire et qu'on ne peut qu'immoler, parce qu'elle n'est plus susceptible de prêter l'oreille à aucun raisonnement et qu'elle se rend formidable par la hardiesse de ses coups (2). »

Cette conclusion est fausse et barbare. Quoi ! le docteur Calmeil reconnaît que d'injustes persécutions sont la cause de cette folie, et le seul remède qu'il y propose c'est la suppression, non pas des tortures, mais de ceux qui en sont les victimes ! Et comment ose-t-il dire que

(1) Il s'agit d'une lettre de Fléchier.

(2) *La Folie*, t. II, p. 270.

cette population cévenole « n'était plus susceptible de prêter l'oreille à aucun raisonnement », lorsqu'il est avéré qu'aussitôt qu'on lui accorda quelques-uns des droits pour lesquels elle souffrait elle se calma et rentra dans l'obéissance ?

Nous nous contenterons de dire que le docteur Calmeil a vu dans cette épidémie un état pathologique particulier, se distinguant nettement du somnambulisme proprement dit (1).

Nous préférons, de beaucoup, le témoignage de M. Louis Figuier. Tout en restant juge impartial, il éprouve une profonde sympathie pour les infortunés Camisards. Il est, d'ailleurs, du même avis que le médecin dont nous venons de parler, mais avec quelques divergences de détail : « M. Calmeil, dit-il (2), conclut en rapportant la théomanie extatique des calvinistes à l'hystérie, pour les cas les plus simples, et à l'épilepsie pour les cas les plus graves. Nous ne croyons pas que l'on puisse faire rentrer l'état des inspirés cévenols dans une affection précise de notre cadre nosologique ; c'était là, selon nous, une affection « *sui generis* », d'une nature spéciale, comme les causes qui l'avaient engendrée. »

En tous cas, d'après M. Figuier, cette affection pathologique avait son siège soit dans le cerveau, soit dans les

(1) Ouvr. cité, t. II, p. 294.

(2) *Histoire du merveilleux*, t. II, p. 397.

autres centres nerveux, car elle pouvait amener, et elle amena, de véritables cas de démence.

Hystérie et épilepsie, telle est l'opinion à laquelle on s'est assez longtemps arrêté. Les médecins l'appuyaient de faits semblables et non moins authentiques. M. Calmeil montre que la monomanie prophétique a souvent été provoquée par la persécution : « Quand elle s'était déclarée avec le plus d'intensité parmi les partisans de Muncer, parmi certains anabaptistes, ces sectaires étaient réduits aux abois ; quand elle s'empara des Drabicius, des Kuhlmann, des Kotterus, la maison d'Autriche poursuivait sans rémission tout ce qui tenait aux principes de la réforme.

« L'excès du malheur produisit sur nos compatriotes huguenots le même genre de maladie (1). »

Sans remonter si haut, nous pouvons citer cette affection nerveuse qui sévit sur les convulsionnaires de Saint-Médard et ressemble si étrangement à ce que nous avons observé dans les Cévennes. Le rapprochement est, par cela même, particulièrement intéressant.

Les jansénistes avaient une vénération particulière pour le diacre Pâris, mort en 1727 à la suite d'austérités exagérées. Ils visitaient souvent son tombeau, au cimetière Saint-Médard. En 1781, pendant un de ces pèlerinages, un infirme est pris d'attaques convulsives. Le bruit s'en répand ; chacun d'y voir un miracle et les

(1) *La Folie*, t. II, p. 262.

malades d'affluer : à peine ont-ils touché le sol qui recouvre le corps vénéré qu'ils éprouvent de violentes agitations. Au sortir de ces crises la plupart prétendaient être soulagés de leurs maux. Le pèlerinage au cimetière n'était pas indispensable : il suffisait de boire, mélangée à un liquide quelconque, un peu de terre prise sur le tombeau pour en éprouver les effets merveilleux. Le caractère épidémique est donc incontestable ; cette terre sacrée qu'il fallait toucher ou dont il fallait boire, sont analogues au baiser et au souffle des Cévenols.

Même analogie dans les convulsions. Un convulsionnaire fameux, Geoffroy, les décrit ainsi :

« Je n'aurais pu empêcher ces mouvements. Quelquefois la tête me branlait et tournait assez longtemps ; quelquefois mes bras se raidissaient avec une extrême force. D'autres fois, je les agitais de tous côtés, et souvent mon corps se tournait et se retournait comme sur un pivot... Les douleurs que je souffrais étaient au-delà de ce que je puis exprimer... On m'a assuré que, dans le cours de l'accès, où je perdais connaissance, mes yeux se renversaient, et que tous les mouvements dont j'ai parlé ci-dessus avaient beaucoup plus de violence (1)... »

Une certaine Jeanne Thénard faisait des bonds d'une telle hauteur qu'on craignait qu'elle ne se brisât en retombant ; pendant ces crises, elle était douée d'une telle

(1) Montgeron, t. III, p. 57.

force que plusieurs personnes réunies ne parvenaient pas à la maintenir à terre.

Nous avons vu que les prophètes cévenols, pendant l'inspiration, étaient complètement insensibles, et que leur corps acquérait une force de résistance toute particulière. C'est ce que nous observons bien mieux encore chez les convulsionnaires. Chacun a entendu parler de ces coups de marteau ou de chenet qu'on leur donnait sur la poitrine, sans leur causer autre chose qu'une impression de soulagement. Certains se faisaient appuyer sur l'estomac une broche très forte que plusieurs personnes poussaient ensemble ; la broche se faussait parfois, mais jamais l'épiderme n'était déchiré !

Les phénomènes spirituels ne sont pas moins remarquables. Les plus ignorants, dès qu'ils tombaient en extase, se mettaient à parler avec une facilité et une abondance incroyables : « On voit, dit Montgeron, jusqu'à des jeunes filles, extérieurement timides, dont le fond n'est qu'ignorance, stupidité, basse naissance, qui, dès qu'elles sont en convulsion, parlent néanmoins très exactement, avec feu, élégance et grandeur, de la corruption de l'homme par le péché originel. » Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un inspiré des Cévennes !

Enfin il nous est rapporté, à plusieurs reprises, des cas de pénétration des pensées. Il a été constaté qu'une convulsionnaire lisait ce qu'on lui présentait, en ayant les yeux recouverts de « tampons d'étoupes retenus par

un bandeau très épais... (1) » Une autre comprenait ce qu'on lui disait dans une langue étrangère quelconque, latin, grec, hébreu, espagnol, etc...

Nous ne pouvons malheureusement entrer dans plus de détails, mais ce que nous avons dit montre suffisamment que prophétisme cévenol ou convulsions jansénistes sont un même phénomène encadré de circonstances différentes.

Disons maintenant quelques mots des Røestar's (2) suédois qui surgirent, dans les environs de 1844, pour protester contre un relâchement général des églises scandinaves :

Des villageois illettrés, des femmes sans instruction, des petits enfants, se désignant sous le nom de røestar's, ont tout à coup prêché la repentance. Ils éprouvent d'abord des mouvements convulsifs, tombent à la renverse, deviennent insensibles à toute douleur. Après un instant, ils se mettent à parler avec abondance, dans un style clair, rapide, parfois éloquent. Ils exhortent les pécheurs à la repentance et leur reprochent leurs fautes. Quand ils reviennent à leur état naturel, ils paraissent se réveiller d'un songe et n'ont aucun souvenir de ce qu'ils ont dit ou fait. Ils prétendent que c'est l'Esprit de Dieu qui les inspire. Malgré toutes les rigueurs qu'on leur a fait subir afin de les réduire au silence, ils ont persisté à

(1) D'après Gasparin, *Le Surnaturel*, t. I, p. 358.

(2) Du verbe *røest*, crier; d'après Jean I, 23 : Je suis la voix qui crie dans le désert...

parler, et quelquefois leurs persécuteurs mêmes sont devenus røestar's à leur tour (1).

Souvenons-nous enfin de ces masses d'anabaptistes qui, au seizième siècle, allaient de ville en ville, parcourant la Suisse, l'Alsace, la Pologne et presque toutes les principautés de l'Allemagne. On est surpris de la presque identité qui existe entre leurs prophètes et ceux des protestants du Languedoc : les visions, les prédications, les extases, le double rôle religieux et militaire des chefs, le mépris absolu de la mort et le désir immodéré du martyre.

Nous en avons dit assez pour montrer que l'inspiration cévenole n'est pas un fait unique, isolé dans l'histoire. Toutes ses manifestations se retrouvent à différentes époques et en différentes circonstances. Prophètes anabaptistes, prophètes camisards, convulsionnaires jansénistes, røestar's suédois sont des phénomènes identiques. Physiologiquement, ils ne peuvent être séparés. L'hystérie et l'épilepsie s'en rapprochent par leurs caractères physiques, mais n'expliquent pas tout, et laissent dans l'ombre tout le côté spirituel. Il faut donc, ou voir dans ces épidémies nerveuses une affection *sui generis*, comme M. Figuiier, ou trouver un autre cas physiologique qui complète les deux précédents. C'est à cette

(1) Ces faits sont contenus en détail dans la *Gazette évangélique* de Berlin (mars 1846). *L'Espérance*, dans son numéro du 1^{er} avril 1847, en donne un résumé.

seconde alternative que nous nous arrêtons. En effet, nous croyons avoir, par l'hypnotisme et les phénomènes de la suggestion, une explication de tout ce qu'il y a d'étonnant et de merveilleux dans le prophétisme cévenol en particulier.

VI

Si nous consultons les annales du somnambulisme, nous y retrouvons, pour ainsi dire, un double de tous les faits que nous avons remarqués chez les inspirés des Cévennes. Ce rapprochement est capital; il fait jaillir la lumière; c'est pourquoi nous avons cru devoir nous y arrêter et entrer dans quelques détails.

Nous constatons au premier abord que le somnambule est soumis, au début, aux mêmes sensations que les prophètes cévenols : sentiment de chaleur au cœur, anxiété, oppression, soupirs, perte de la connaissance. Sans doute, en temps ordinaire, le sommeil magnétique ne présente pas les symptômes effrayants de la crise prophétique : ce n'est que grâce à des règles prudentes dont il ne faut pas s'écarter, si on ne veut pas voir se déclarer des crises si terribles qu'elles sont parfois mortelles.

Si le désir ou la crainte de l'inspiration suffisaient pour la provoquer, il est constaté aussi que certaines personnes sont entrées en somnambulisme, sans être magnétisées, mais simplement parce qu'elles croyaient l'être. Cette remarque nous indique que la nature épidémique des affections nerveuses peut avoir sa source dans l'imagination. D'un autre côté, il est démontré que le sommeil magnétique peut être provoqué dans des circons-

tances où les magnétisés ne peuvent voir et ignorent les moyens employés pour le déterminer. Il a été fait de nombreuses expériences où le magnétiseur, introduit à l'insu du somnambule, dans une pièce séparée, a opéré conformément aux instructions qu'il recevait à l'instant même, et a produit un sommeil presque subit (1).

Puisqu'il est évident qu'une personne peut agir sur une autre, à son insu, à combien plus forte raison une foule nombreuse, concentrant ses pensées et ses désirs sur quelques individus, déjà prédisposés, préparés même par des méditations solitaires et des jeûnes prolongés, ne devait-elle pas contribuer à provoquer les phénomènes qu'elle espérait !

L'insensibilité est aussi un des caractères du somnambulisme. Ainsi le docteur Fouquier enfonça à l'improviste une longue aiguille entre l'index et le pouce d'un sujet endormi, il lui perça le lobe de l'oreille, lui frappa la conjonctive avec la tête d'une épingle, lui fit respirer de l'ammoniaque : le tout sans effets apparents.

Dans un autre cas, pendant qu'on opérât l'ablation du sein droit, la patiente, préalablement magnétisée, s'entretenait tranquillement avec l'opérateur : « Aucun mouvement dans les membres ni dans les traits, aucun changement dans la respiration ni dans la voix, aucune émotion, même dans le pouls, ne se sont manifestés. »

(1) Rapport présenté à l'Académie de médecine (juin 1831). D'après Gasparin, *Le surnaturel*, t. II, p. 148.

Nous avons parlé d'un frère d'Elie Marion qui se frappa la poitrine à coups de couteau, sans en éprouver aucun mal. Nous devons l'avouer, le magnétisme ne nous offre rien de semblable. Cela même nous porte à croire qu'Elie Marion, narrateur de ce fait, a mal vu et que, dans son désir d'assister à un miracle, son imagination a grossi l'événement. Car enfin, comment se fait-il que l'inspiration n'ait jamais protégé ses élus contre la hache du bourreau, et que, chaque fois qu'ils ont été condamnés à être rompus, ils l'ont été ?

Nous ne voulons pas supprimer ce qu'il y a d'étonnant dans le rapport de Marion, mais le réduire à ses vraies proportions.

Il est hors de doute que les tissus dermiques peuvent, en certains cas, acquérir une force de résistance et une élasticité peu communes. Nous le constatons ici, comme chez les convulsionnaires jansénistes, comme chez certains sujets hypnotisés, mais encore cette force de résistance et cette élasticité ont-elles des limites. Probablement qu'à son état naturel, le frère d'Elie Marion aurait été fort endommagé par une épreuve semblable à celle qu'il s'infligea ; mais, certainement, le couteau n'était pas si aigu et les coups n'ont pas été aussi forts que le témoin le prétend. Si nous remarquons enfin que, souvent, les blessures faites à des sujets hypnotisés ne saignent pas et que cela a pu se produire dans le cas présent, nous reconnaitrons que le phénomène était assez curieux pour faire crier au miracle. De là à assurer que « le corps

avait résisté comme s'il eût été de fer », et que l'habit ne fut pas même percé, il n'y a qu'un pas facile à franchir.

Nous avons les mêmes observations à faire à propos de Clary, qui séjourne impunément au milieu des flammes. Ici, du moins, nous pouvons avancer les preuves de l'exagération du récit que nous avons rapporté plus haut. Ce prétendu miracle eut un énorme retentissement. Antoine Court s'en préoccupa, il fit une contre-enquête dont voici le résultat :

« Cet événement fit grand bruit dans la province; il m'a été attesté par un grand nombre de témoins. Mais par les informations que j'ai prises sur les lieux mêmes, la vérité se trouve altérée :

1° Clary ne séjourna pas dans le feu ;

2° Il y entra deux fois ;

3° Il se brûla au cou et aux bras et fut obligé de s'arrêter au lieu de Pierredon pour se faire panser. Le brigadier Montbonnoux, ami intime de Clary et qui survécut longtemps après lui et cet événement, confirme ces trois observations, mais il était néanmoins très persuadé « que le feu et le temps qu'il demeura, auraient dû l'endommager davantage, s'il n'y avait pas eu dans cet événement quelque chose de merveilleux. »

Montbonnoux avait raison : « Clary n'a pas été maltraité proportionnellement au temps que dura son

(1) *Histoire des troubles des Cévennes*, I, 437.

épreuve et à l'intensité du feu qu'il traversait. Mais il en sera de même pour tout somnambule réduit à l'insensibilité : non pas qu'il soit inaccessible aux morsures du feu, mais il n'en sentira pas les atteintes et sera capable d'y rester plus longtemps et plus impunément qu'un autre (1). »

Pour ces mêmes raisons, le maréchal de Villars avait tort d'accuser d'impostures ces pauvres filles qu'il voyait se promener pieds nus sur des tisons enflammés ; les chairs se carbonisaient, mais aucune douleur ne trahissait l'action du feu.

La perversion du goût et de l'odorat, les hallucinations de l'ouïe et de la vue sont fréquentes chez les somnambules. Chacun sait avec quelle facilité on leur fait entendre des sons qui n'ont rien de réel, comment on peut leur faire prendre un liquide pour un autre, et une pierre, par exemple, pour un fruit. Ce que nous rencontrons le plus fréquemment chez les prophètes cévenols, c'est l'hallucination de l'ouïe. Isabeau Charras, racontant qu'un grand nombre de personnes assemblées entendaient en même temps des chants aériens, fait remarquer que tous ceux qui étaient présents n'entendaient pas ; il n'y avait donc rien que de subjectif dans ce phénomène ; c'était de la suggestion au premier chef !

(1) A. Dubois, *Les prophètes cévenols*, p. 48 ; thèse de licence, Strasbourg, 1861.

Nous ne dirons rien des hallucinations de la vue chez les inspirés ; ce que nous en savons n'est pas très concluant.

Souvenons-nous, en effet, de la déposition de Durand Fage : Il s'égare avec plusieurs autres en se rendant à une assemblée du désert ; une inspirée tombe en extase : « Alors nous vîmes une lumière tombant du ciel comme une fusée ; et comme nous savions la carte du pays, nous jugeâmes avec rectitude du lieu de l'assemblée..... » *et comme nous savions la carte du pays*, voilà l'explication du miracle ! Ces gens-là, grâce à leur connaissance de la contrée, s'étaient approximativement orientés ; ils étaient tournés du côté où ils savaient être l'assemblée : une étoile filante traverse le ciel du côté où ils regardent, ils voient là un signe divin, continuent leur route et arrivent heureusement à leur but. Les faits n'ont pas dû se passer autrement.

Nous arrivons maintenant aux phénomènes spirituels : don des langues, pénétration des pensées, vision à distance.

Comment les prophètes cévenols, qui comprenaient à peine le français et ne le parlaient jamais, pouvaient-ils l'employer si facilement pendant leurs inspirations ? Le docteur Calmeil a essayé d'expliquer cette circonstance par *l'esprit d'imitation*, C'est insuffisant. Il y a là ce développement prodigieux de la mémoire si fréquent chez les magnétisés : ceux-ci, par exemple, font parfois un étalage d'érudition d'autant plus étonnant qu'à leur état

naturel ils ne font jamais preuve que d'une instruction toute ordinaire. C'est que, dans le sommeil magnétique, tout ce qu'ils ont pu lire ou apprendre leur revient instantanément à l'esprit. Ainsi, M. La Fontaine (1) cite l'exemple d'une jeune actrice qui, magnétisée, récita sans se tromper et sans hésiter un rôle qu'elle n'avait lu qu'une fois. D'autre part, M. A. Dubois (2) rapporte le cas d'un vannier de Waldeck qui, ayant entendu un sermon, en fut si vivement frappé, que, la nuit suivante, dans un accès de somnambulisme, il se mit à réciter ce sermon et ne s'arrêta qu'après l'avoir achevé. A son réveil il ne put se souvenir de rien. Depuis il lui arriva plusieurs fois, et malgré lui, de prêcher. « Au moment du paroxysme, ses yeux devenaient fixes ; son langage, sa prononciation acquéraient une pureté qu'ils n'avaient pas auparavant, et des lambeaux de sermons entendus par lui lui revenaient en mémoire et lui servaient à composer ce qu'il débitait. »

Nous n'observons pas autre chose chez les Camisards : les prédications qu'ils entendaient étaient toujours faites en français ; ils les écoutaient avec une attention soutenue, dans un recueillement profond : dans leurs extases, elles leur revenaient naturellement à la bouche ; ils les répétaient à peu près textuellement, avec feu, de manière à atteindre souvent à une grande éloquence.

(1) Lafontaine, *Art de magnétiser*, p. 254.

(2) D'après A. Maury, *La magie et l'astrologie*, p. 442 et 443.

Nous pouvons tout aussi facilement nous rendre compte de ces attaques spasmodiques auxquelles les enfants cévenols furent en proie : « On sait, dit le docteur Calmeil, que les premières démonstrations de l'enfance ne font que reproduire et refléter les idées que leur communiquent ou les paroles que leur font entendre les personnes qui veillent à leurs besoins et à leur santé. Les enfants des protestants des Cévennes n'entendaient du matin au soir retentir que des discours religieux ou des invocations bibliques. Les mêmes idées et les mêmes paroles sortaient tout naturellement de la bouche de ces enfants quand ils étaient en proie aux crises de cette maladie. »

Ici, M. Dubois ajoute quelques observations très justes qui complètent les observations précédentes : le souffle ou le baiser par lequel les prophètes communiquaient l'Esprit rappellent les passes magnétiques. Ces enfants, toujours en contact avec des personnes surexcitées, atteintes, souvent, par la contagion, recevaient naturellement le fluide magnétique dont l'action ici est évidente.

Enfin on est généralement d'avis que ce qui concerne les enfants de quatorze et quinze mois n'est pas suffisamment prouvé pour mériter une étude sérieuse. Chercher une solution serait peut-être essayer d'expliquer ce qui n'est pas et ne peut pas être. Mais si le fait est réel, il peut en tous cas s'expliquer par les principes que nous venons d'exposer,

Visions et prédictions. — Nous avons vu (1) ce qu'il fallait penser en général des prédictions de l'avenir. Nous n'y reviendrons pas. Parfois cependant il est arrivé que les prophètes, au milieu d'une assemblée, ont averti leurs frères de l'approche des troupes royales et ont ainsi prévenu de fatales surprises et de terribles massacres (2). Mais les Cévenols étaient toujours sous le coup de la terreur; constamment ils se souvenaient des effrayants récits qu'ils avaient entendus, de leurs amis, de leurs parents égorgés; constamment ils avaient sous les yeux la vision du sang qu'ils avaient vu répandre! Le moindre bruit les faisait frémir, croyant entendre le galop des chevaux ou le cliquetis des armes des dragons de Louis XIV! Ajoutons à cela les avis qu'ils avaient pu recevoir, les suppositions qu'ils croyaient pouvoir faire: nous ne serons plus étonnés que leurs esprits surexcités aient pu voir plus loin et plus juste que nous ne le pourrions faire ordinairement! Tout ce que le théâtre sacré peut nous rapporter à ce sujet n'est pas plus étonnant que le fait suivant: « Un soldat, au siège de Landrecies, dormait tranquillement dans la tranchée, lorsqu'il fut averti par un songe que le lieu où il reposait était miné et allait sauter. Le soldat s'éveille, s'écarte de cet endroit dangereux qui fut aussitôt, en effet, bouleversé par une terrible explosion (3). »

(1) P. 44.

(2) Voy. le *Théâtre sacré*, p. 19.

(3) A. Dubois, *Les prophètes cévenols*, p. 88. (Grotius.)

Nous avons vu (1) des prophètes dévoiler un traître qui avait l'intention d'empoisonner Cavalier. Ce n'est qu'un cas de pénétration des pensées souvent observé dans l'hypnotisme. Il a été maintes fois constaté, par exemple, que des personnes sans instruction pouvaient comprendre des phrases entières d'une langue étrangère quelconque parce qu'elles en lisaient la traduction dans l'esprit de l'individu qui les magnétisait. M. de Gasparin (2) rapporte plusieurs exemples de somnambules devant tous les objets que le magnétiseur portait sur soi, soigneusement dissimulés. C'est là, d'ailleurs, un phénomène universellement admis. Enfin, le fait qu'Elie Marion (3) voyait dans l'appartement de M. de Campredon tout ce qui s'y passait et entendait tout ce qui s'y disait, n'est pas plus étonnant que ce qui nous est rapporté à propos de cette somnambule qui, étant à Paris, « décrivait, minute par minute, les mouvements, les actes divers, les attitudes et jusqu'aux pensées intimes de sa mère, qui était à Arcis sur Aube (4) ».

Toutes les merveilles qui s'accomplirent au milieu des Camisards ne sont donc que la conséquence d'un état hystérique compliqué de somnambulisme. Si, parfois, il reste ici et là quelques points obscurs, c'est parce que nous ne connaissons pas tous les faits secondaires qui les

(1) P. 45 et 46.

(2) *Du surnaturel*, II, p. 167 et suiv.

(3) P. 46.

(4) De Gasparin, II. 166.

éclaireraient : peu importants en apparence, ils ont passé inaperçus aux yeux des contemporains. Aussi nous n'hésitons pas à voir dans le prophétisme cévenol une affection pathologique bien caractérisée, analogue à ce que nous avons observé chez les convulsionnaires de Saint-Médard, chez les anabaptistes, et, à un degré moindre, dans la glossolalie. Ceci nous paraît hors de doute. Ce n'est pourtant qu'une partie de la solution. Il nous reste à répondre à la question controversée entre théologiens : les prophètes cévenols agissaient-ils sous l'influence de l'Esprit de Dieu ? La réponse est plus difficile, parce qu'elle est complexe.

La vie est un phénomène mystérieux qui se manifeste à différents degrés et dans des sphères différentes, ayant chaque fois ses lois et ses caractères spéciaux : la vie des sens, de l'intelligence, du sentiment. Mais au-dessus de ces diverses manifestations de l'existence, nous devons placer la vie religieuse, la vie de la foi, puisqu'elle est non seulement la vie dans le présent, mais la vie dans l'avenir. Sans doute on ne peut pas absolument la distinguer des autres : c'est parce qu'elle doit les pénétrer au point de se confondre avec elles, tout en les dominant. Comme les précédentes, elle a ses lois, d'après lesquelles elle se développe, et, si on peut ainsi parler, son hygiène par laquelle on lui assure un cours régulier, on prévient des états morbides qui la menacent ; elle est sujette à des maladies et à des accidents, et tout chrétien expérimenté connaît les divers symptômes qui indiquent le bon

ou le mauvais état de la vie religieuse. Dans l'état de santé, la vie religieuse doit nécessairement se révéler au dehors : « Vous êtes la lumière du monde... Que votre lumière luise devant les hommes », dit Jésus à ses disciples (1) ; elle doit exercer une action essentiellement bienfaisante : «... Si je n'ai point la charité, écrit saint Paul aux Corinthiens, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit... si je n'ai point la charité, je ne suis rien... (2). » La vie chrétienne enfin doit progresser et croître comme tout ce qui vit, se propager par ses propres forces, comme l'arbre qui porte sa semence en lui-même. Son principe interne, le germe qui lui donne son essor, c'est la Foi ; son aliment spirituel qui l'anime, la soutient, c'est l'Espérance ; elle se traduit au dehors par la Charité. Ces trois éléments doivent exister simultanément, dans un accord, dans un équilibre parfaits. Si l'un des trois se développe au détriment des autres, l'équilibre est rompu et la vie religieuse compromise. Or les causes qui peuvent faire dévier le cours de la vie religieuse sont multiples : tantôt elles agissent sur un individu isolé, tantôt, plus générales, elles sévissent sur toute une communauté, une secte, ou une population entière ! Le mal prend alors tous les caractères d'une affection épidémique, et ses effets sont d'autant plus apparents et parfois d'autant plus désastreux. Dans

(1) Matth. V. 14 ; 16.

(2) I Cor. XIII.

l'histoire de l'Eglise les cas sont nombreux et, pour citer des exemples, nous n'aurions que l'embarras du choix. Ainsi, une tendance mystique exaltée et mal combattue produisit probablement la glossolalie ; la même cause aussi provoqua, chez les premiers chrétiens, cette soif du martyre qui les poussait à courir au devant des supplices, et, victimes volontaires, à s'offrir aux bourreaux.

En tout temps, lorsque le formalisme ou les persécutions ont gêné le développement de la vie religieuse et l'ont empêché de s'épancher régulièrement, elle s'est précipitée dans des voies anormales. Dans ces circonstances, l'agitation qui se manifeste dans les milieux atteints peut faire croire à un excédent de force vitale qui se répand impétueusement au dehors. C'est une erreur ; l'agitation n'est pas la vie : la fièvre et le délire sont toujours la marque de maladies plus ou moins graves ; les spasmes de l'agonie annoncent une mort imminente, et, avant de s'éteindre, la vie jette souvent une suprême lueur ! La vie religieuse doit suivre un cours généralement calme et régulier. Les efforts extraordinaires, trop longtemps prolongés, l'épuisent et provoquent des crises dangereuses. Le prophétisme cévenol est une de ces crises. Succombant sous le poids de l'injustice et de l'acharnement de leurs persécuteurs, n'ayant plus d'autre recours que la protection du Tout-Puissant, nos malheureux coreligionnaires se sont absorbés dans l'idée de Dieu. De cette ardente contemplation est sorti ce cas de théomanie que nous avons étudié : c'est une vraie folie

religieuse. Cependant, Dieu peut se servir d'un état anormal pour l'accomplissement de ses desseins; et l'héroïque courage des Camisards, leur fermeté dans les épreuves prouvent une touchante piété. « Les personnes ont ici beaucoup mieux valu que les actes et que les doctrines », dit M. de Gasparin. En effet, dans la vie de l'Eglise et dans celle des hommes de Dieu, l'humain et le divin ne peuvent complètement être séparés; ils se mélangent, se pénètrent et se confondent! Il faut juger l'arbre à son fruit; mais un même arbre peut porter des fruits sains et des fruits rongés par les vers. Il en est de même pour les chrétiens et leurs actions. Saint Paul, consacrant un chapitre entier aux glossolales, paraît avoir pour but bien moins de les encourager que de les reprendre sur certains désordres, de les blâmer à cause de certaines exagérations et de les retenir dans des limites convenables.

Les Cévenols n'avaient plus de guides spirituels pour les conseiller et les diriger; ils étaient livrés à leur nature rude et grossière : aussi devons-nous plus admirer leur sagesse et leur modération que nous indignier de leurs excès. Mais si leur foi ardente est hors de doute, il n'en est pas moins vrai que la haine, nourrie dans leurs cœurs par la persécution et les souffrances, les a trop souvent égarés. Affirmer que les prophètes cévenols étaient *toujours* inspirés du Saint-Esprit, c'est dire que *tous* leurs actes et *toutes* leurs paroles portaient l'empreinte des vertus chrétiennes : hélas, parfois que de violence et de désordre

parmi eux ! Non, ils n'étaient pas inspirés du Saint-Esprit, ces prophètes qui défilaient devant le cadavre de l'abbé du Cheylas, et, au nom de Dieu, le frappaient chacun d'un coup de poignard ! Ils n'étaient pas inspirés de Dieu ceux qui conseillaient mille cruautés inutiles et ordonnaient le massacre de soldats prisonniers, de femmes et d'enfants innocents ! Il nous est impossible d'admettre que ces insensés qui soufflaient sur les dragons de Folleville en criant « Tartara » fussent inspirés de Dieu, pas plus que ces deux prophétesses qui entendaient le Saint-Esprit dans leur ventre ou le voyaient sauter sur leurs mains !

Mais c'était Dieu qui parlait par la bouche de ces mêmes prophètes, quand ils prêchaient à leurs frères la foi, l'espérance, et les plus pures vérités de l'Evangile ; elles venaient de Dieu, ces inspirations qui poussèrent les Camisards à tout quitter, parents et enfants, pour suivre Jésus-Christ, qui consolèrent les Cévenols au milieu des plus grandes afflictions, leur firent supporter le froid et la faim, paraître légères « leurs plus pesantes croix » et les soutinrent au milieu des plus grands périls. Ce mouvement prophétique peut être douteux, mauvais dans certains cas ; vu dans son ensemble, il atteste la puissance du sentiment religieux. Cette force qui, malgré mille maux, portait un peuple à tout sacrifier à un bien d'ordre spirituel, à sa conscience, est une force divine ; elle décèle la haute destination de l'homme ; elle est la présence même de Dieu. Vu de haut, le prophétisme cévenol nous apparaît comme un fait divin : aussi,

quel que soit le nom qu'on lui donne, quelle que soit la catégorie physiologique dans laquelle on le range, sa haute spiritualité demeure : « Cette inspiration est une pénétration intime et continue, une intuition réelle, incontestable, quoique forcément incomplète, de ce monde invisible dans la contemplation duquel on le contraignit violemment à se réfugier. Si ces prédicants improvisés ne furent pas des prophètes au sens historique et traditionnel du mot, il y eut en eux du prophète; si l'intuition des choses divines ne fut pas aussi complète et aussi durable en eux, qu'ailleurs, nous croyons qu'ils ont eu leur part et souvent leur bonne part de ce don suprême... (1) »

Nous aussi, en considérant la sainte cause défendue par les prophètes cévenols, les grandes choses accomplies par eux nous ne pouvons nous empêcher de dire : Dieu était là!

(1) Dubois, *Les prophètes cévenols*, p. 156.

Vu. Le président de la soutenance :

A. SABATIER.

Vu. Le doyen :

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

